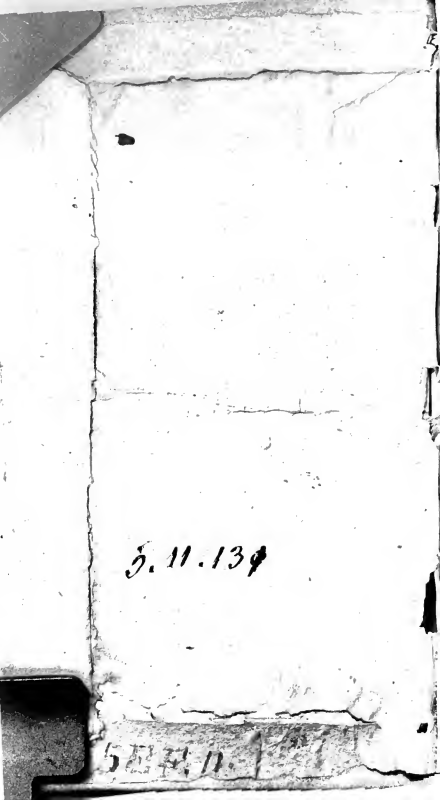
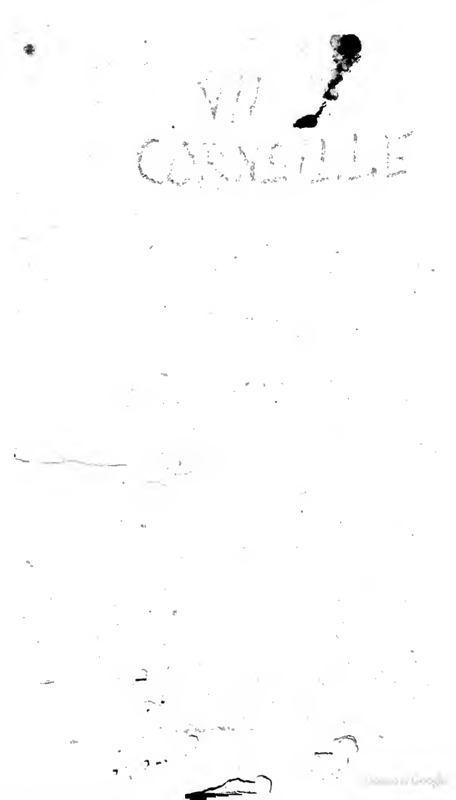






L'INCONNU,

COMEDIE.

Par T. CORNEILLE.

AVEC

UN NOUVEAU PROLOGUE, & de nouveaux Agrémens.

Par Mr DANCOURT.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image ſaint Loüis.

M. DCCIV.

Avec Permiſſion.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à saint Germain en Laye, le 17. jour d'Avril l'an de Grace 1679. Signé, Par le Roy en son Conseil, D'ALENCE': Il est permis à GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré de notre bonne Ville de Paris, d'imprimer *les Oeuvres de Theatre des Sieurs Corneille freres*, pendant le temps de dix années entieres & accomplies : Et deffenses sont faites à qui que ce soit de les imprimer sans le consentement dudit de Luyne, à peine de trois mille livres d'amende, de tous dépens, dommages, & interests, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté, le 28. Avril 1679. Signé, COUTEROT, *Syndic.*



ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE, Muse.
CRISPIN.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA COMTESSE.
OLIMPE, aimée du Chevalier.
LE MARQUIS, Amant de la Comtesse.
LE CHEVALIER, Amant d'Olimpe.
LE VICOMTE, Amant de la Comtesse.
LA MONTAGNE, Valet de Chambre du Marquis.
VIRGINE, Suivante de la Comtesse.
MELISSE, Suivante d'Olimpe.
DEUX ENFANS, representans l'Amour & la Jeunesse.
CASCARET, Laquais de la Comtesse.

La Scene est dans le Château de la Comtesse.

L'INCONNU.



L'INCONNU,

COMEDIE.

Le Theatre represente un Château au milieu d'un Bois.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE.



Uelle favorable puissance
A rétabli les agrémens,
La pompe & la magnificence
D'un Theatre que mon absence
Avoit laissé sans ornemens?
Moy qu'on nomme en tous lieux la Divine Thalie,
Moy, Muse de la Comedie,

L'amour des plus rares esprits,
Je n'ay donc pû par leurs écrits,
Soutenir l'honneur de la Scene!
J'ay pris une inutile peine!
Malgré les efforts que j'ay faits,
On a deserté mes Palais.
Depuis un temps une juste colere
M'a fait abandonner ces lieux.
Un retour de tendresse, un desir curieux
De voir ce que sans moy l'on y peut encor faire,
Me fait y reporter & mes pas & mes yeux,
Je reviens, je n'y vois rien qui ne doive plaire,
Une foule de Connoisseurs,
Par le bon goût au spectacle appellée,
Me fait penser que l'une de mes sœurs,
A ma place s'en est mêlée,
Se pourroit-il qu'à mon employ
Elle reussist mieux que moy ?

SCENE II.

THALIE, CRISPIN.

CRISPIN.

Dieu vous gard, Madame Thalie,
Hé, depuis quand à Paris de retour ?
Je vous croyois en Italie,
Où vous aviez, dit-on, fixé votre sejour.
THALIE.
N'est-ce pas là Crispin qui me parle ?

CRISPIN.

Luy-même,
Crispin cadet, fils de Crispin l'aîné,
Sous une heureuse Etoile né,
S'il pouvoit se flatter de la gloire suprême
D'être autant de vos favoris
Que feu son pere en fut jadis;
Car il en fut beaucoup, à ce que j'entens dire.

THALIE.

Je l'ay favorisé, j'ay connu les talens
Qu'il eut du Ciel pour faire rire,
Et pour plaire aux honnêtes gens:
Mais enfin depuis quelque temps
En termes assez bons on m'a parlé des vôtres,
Et l'on m'en a tant dit......

CRISPIN.

A d'autres!
Comme toujours de la Profession
L'amour-propre fut l'appanage,
Ne me loüez qu'avec précaution,
Je n'ay que trop de pente à la presomption,
Ne m'en donnez pas davantage.

THALIE.

La loüange n'est pas mon fort,
La raillerie est mon partage.

CRISPIN.

Fort bien, vous me railliez, je gage,
Et j'ay donné dedans. J'ay tort.
D'autres que moy.....

THALIE.

Laissons cette matiere;
Et me dites un peu ce que l'on fait icy.

CRISPIN.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire,
Et l'on est fort content quand on a reüssi.

THALIE.

Arrive-t-il souvent que l'on y réüssisse?
Et pendant mon absence.....

CRISPIN.

On s'est passé de vous;
Et pour peu qu'on nous applaudisse,
Nous redoublons nos soins, enfin nous sommes tous
Fort contens de Paris, quand Paris l'est de nous.

THALIE.

De bons Acteurs la Troupe est-elle bien fournie?

CRISPIN.

Troupe, Madame? on dit à present Compagnie.
Malepeste, sur un bon pié
Nous avons mis la Comedie;
Et si par quelque heureux genie
Le Theatre étoit appuyé......
Car voyez-vous, j'ay l'ame la plus ronde,
Et ne sçais point faire le fin;
Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,
Nous n'aurons personne demain.

THALIE.

Comment donc, & qui peut produire
Chez vous cette inégalité?

CRISPIN.

C'est que... Comprenez bien ce que je vais vous dire.
Une premiere fois par curiosité.....
On vient voir en foule un ouvrage.
Quand.... la premiere fois... on en est dégoûté....
On n'y revient pas davantage.

THALIE.

Cela se comprend aisément,
Mais à qui d'une piece attribuer la chûte?

CRISPIN.

On en parle differemment ;
L'Auteur aux Acteurs l'impute,
Les Acteurs parlent autrement ;
Le Parterre ordinairement
Est le Juge de la dispute,
Et comme il juge sainement,
Il juge souverainement ;
Ce qu'il a jugé s'execute.

THALIE.

Vous avez de nouveaux Acteurs?

CRISPIN.

Oh beaucoup ! Presqu'autant que de nouveaux Auteurs.
Que l'un de nous quitte, ou trépasse,
Il en viendra quatre à sa place.

THALIE.

Cela vous fait plaisir.

CRISPIN.

Le proverbe le dit,
Plus on est de foux, plus on rit.

THALIE.

Le proverbe est tres-veritable.
Mais dites-moy de grace, à ces Acteurs nouveaux
Le Parterre est-il favorable ?

CRISPIN.

S'il ne leur étoit pas, ce seroit bien le Diable.
Nous n'avons presque plus de ces Originaux,
Que vous aviez formez vous-même.
Grand changement d'un temps à l'autre y a.
Et quand on n'a pas ce qu'on aime,
Il faut bien aimer ce qu'on a.
Nous nous formons sur le meilleur modele.
A vous faire la cour tous ardens, comme moy,
Nous avons tous le même zele,

Pour réüssir chacun dans son employ.

THALIE.

Avec succés, je crois que chacun s'en acquite,
Si par hazard la chose est autrement,
Le zele tient lieu de merite,
Et le Public qui de l'orgueil s'irrite,
Aux modestes Acteurs se prête bonnement;
Quoyqu'il en soit, faites les moy connoître,
Je pretens les encourager,
Et suivant ce qu'ils pourront être,
Je m'engage à les proteger.

CRISPIN.

N'est-ce point trop vous engager?

THALIE.

Non, qu'ils viennent.

CRISPIN.

Hola, Monsieur Dufort, la France,
Voyez, si ces Messieurs, ces Dames sont là haut.
Une Muse de connoissance
Nous honore de sa presence,
Qu'ils accourent tous au plûtôt
Luy faire icy la reverence.
En voicy deux nouveaux, c'est Pontheüil & Sallé.

SCENE III.

THALIE, CRISPIN, & plusieurs Acteurs & Actrices.

THALIE.

Melpomene ma sœur, m'en a déja parlé.
N'avez-vous pas le fils de feu la Thoriliere?

CRISPIN.

Oüy, dont vous aimiez tant le pere.

THALIE.

De mes faveurs je l'ay toujours comblé,
Et sa famille aussi me sera toujours chere.

CRISPIN.

Tant mieux la famille a peuplé,
En voicy de la jeune espece.
Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champmeslé.

THALIE.

Assurément.

CRISPIN.

Hé bien, tenez voila sa niéce.

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse,
Des Acteurs que j'aimois avec tant de tendresse,
Le merite renouvellé.

CRISPIN.

Mesdames, voila la Déesse,
Par les faveurs de qui nos ayeux ont brillé.

MIMY.

A cet éclat, à cet air noble & tendre,
Je connois bien une Divinité:
Mais sans sçavoir son nom oseray-je pretendre,
Qu'elle reçoive avec bonté
Les hommages qu'on vient luy rendre?

THALIE.

Venez tous reconnoître en moy
Une des Muses du Theatre.

CRISPIN.

Allons gayment, la Muse est gaillarde & folâtre,
Et le Comique est son employ.

ENTRE'E DES ACTEURS & des Actrices qui viennent saluer Thalie.

THALIE.

Vos Acteurs, à ce que je vois,
Ont presque tous dû talent pour la danse.

CRISPIN.

Fi donc, vous vous mocquez, je crois.
Ce n'est pas là danser, c'est marcher en cadence.

THALIE.

Quelqu'un de vous n'a-t-il pas de la voix ?

CRISPIN.

Pour chanter, non. Il est vray que par fois
Il vous prennent un ton tendrement énergique,
Demi gaillard, demi tragique,
Une façon de reciter,
Qu'on prendroit pour de la Musique,
Quand le tour du Vers est Lyrique,
Ce diable de ton là ne se peut éviter.
C'est un grand défaut au Comique.

THALIE.

Cette maniere de recit
Sera pour moy toute nouvelle,
Et peut-être me plaira-t-elle ?
La nouveauté quelquefois réüssit.
Messieurs, que l'on me fasse entendre,
Ceux en qui ce défaut est le moins vitieux.

CRISPIN.

Allons, Monsieur Sallé, du grand, du beau, du tendre,
De l'enjoüé, du serieux.
Quelque chose qui touche l'ame.

C'est assurément luy, Madame,
A qui sans contredit ce défaut sied le mieux.

CHANSON DE Mr SALLE'.

Sombre Forêt, aimable solitude,
Votre ombre impenetrable à la clarté du jour,
Ne l'est pas à l'inquiétude
Que me cause un funeste Amour:
De l'Inhumaine que j'adore
L'image me suit en tous lieux,
Et le cruel Amour la presente à mes yeux,
Plus belle qu'elle n'est encore.

THALIE.

Cet Acteur à la voix touchante;
Et je suis tout-à-fait contente
De cette sorte de recit.

CRISPIN.

Elle ne me plaît point, moy, je trouve qu'il chante,
Et cependant le Public l'applaudit.

THALIE.

Vous pourriez, à ce qu'il me semble,
Reciter ainsi deux ensemble.

CRISPIN.

Deux soit, n'allez pas jusqu'à trois;
Car c'en seroit trop à la fois.
Allons Messieurs du Cromatique,
De l'enjoüment avec du Pathetique,
Et puis, à peu prés, là, sur le ton qu'ils prendront,
Pour ne pas rester à rien faire,
Les autres Acteurs marcheront,
Ou par devant, ou par derriere,
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON

DE Mrs SALLE' ET PONTEUIL.

O l'heureux jour !
Muse adorable,
Que ton retour
Nous est favorable !
Qu'il charme nos sens !
Vous qui de nos jeux innocens
Faites un usage agreable,
Venez seconder nos desirs,
Venez partager nos plaisirs,
Approuvez nos efforts, approuvez notre zele,
Et nous favorisez comme elle.

THALIE.
Vous recitez tres-galamment,
Et marchez tous legerement,
J'approuve fort cette maniere,
Et sans aucun secours d'une main étrangere
Vous pourriez assez aisément
Mettre des Pieces d'agrément.

CRISPIN.
Des Pieces d'agrément, sans Danse, sans Musique?
Autant vaut fermer la Boutique.

Melle DESMARRES.
Pourquoy donc ? Nous venons de remettre Psyché
Avec tout le succés qu'on s'en pouvoit promettre.

CRISPIN.
Oüy, mais au double il a fallu la mettre,
Et le Public s'en est presque fâché.
Demandez, demandez, hem...

Melle DESMARRES.

Malgré sa colere,
Et soule il est venu la voir,
En nous serions bienheureux d'en avoir
Une qui pût autant luy plaire.

CRISPIN.

Où la prendre, où l'aller chercher,
Si ce n'est par bonne fortune ?
Que Madame Thalie en indique quelqu'une,
Qui de loin seulement paroisse en approcher.

THALIE.

Je voudrois un sujet Comique,
Bien manié, bien entendu,
Et plus galant que magnifique.

CRISPIN.

Par de certains Auteurs il sera mal rendu,
Si vous ne les aidez de votre Rethorique.

THALIE.

Je me souviens autrefois d'avoir veu
Réüssir certain Inconnu ;
Il ne seroit pas mal, je pense,
Aprés l'avoir si long-temps negligé,
D'essayer sans trop de dépense,
Si le goût du Public ne seroit point changé.

Melle DESMARRES.

Oüy l'Inconnu, la piece est toute preparée,
Et je crois que déja les Rôlles en sont sçûs.

CRISPIN.

Mais la Musique est égarée.
Les Airs, & les Chansons ne se retrouvent plus,

MIMY.

Un de nos Musiciens en a fait de nouvelles,
Qui ne sont pas sans agrément ;
De ces sortes de bagatelles
Il s'acquitte assez galamment,

THALIE.

Je vous seconderay de toute ma puissance.

Melle DESMARRES.

Le conseil de la Muse assure le succés.

CRISPIN.

Elle ne nous a pas conseillé la dépense ;
De crainte d'accident ne faisons pas grands frais.
Ne prendra-t-on que le prix ordinaire,
Ou le double, comme à Psyché ?

THALIE.

Non, le simple.

CRISPIN.

Messieurs, la Muse aime à vous plaire ;
En sa faveur on vous fait bon marché ;
En sa faveur aussi ..... voicy ce qu'il faut faire ;
Agréez nos efforts, loüez, applaudissez,
Venez en foule, & souvent, c'est assez.

Fin du Prologue.

L'INCONNU,



L'INCONNU,

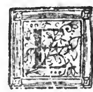
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.



ENTRER dans ce Château !

LA MONTAGNE.

Le grand peril !

LE MARQUIS.

Je tremble ;
Que quelqu'un ne t'observe, & ne nous voye ensemble.

LA MONTAGNE.

Et quand on me verroit, Monsieur, j'ay de l'esprit ;
C'est vous qui m'employez, je conduis tout, suffit,

Ne craignez rien.

LE MARQUIS.

On peut remarquer ton visage,

LA MONTAGNE.

Et n'en change-je pas à chaque Personnage ?
Quand je suis déguisé, je le donne au plus fin,
Si me voulant connoître, il n'y perd son latin.
Ne vous inquiétez pour aucun de mes Rôlles,
Je les joüeray d'un air... Mais treve de paroles,
Vous avez par l'effet déja veu ce que vaut...

LE MARQUIS.

N'as-tu rien oublié de tout ce qu'il nous faut ?

LA MONTAGNE.

Quand je vous fais en tout paroître un zele extrême.
Douter de moy, qui suis la vigilance même,
Et qui toujours sur pied pour servir votre amour,
Depuis un mois & plus ne dors ny nuit, ny jour.
Au moins, si par hazard, mon cerveau se démonte,
Ce sera, s'il vous plaît, Monsieur, sur votre compte.
A force de veiller...

LE MARQUIS.

Va, j'en répons.

LA MONTAGNE.

Ma foy,
Je suis seur qu'un Jaloux dormiroit plus que moy.
Avoir tout à la fois tant de choses à faire,
C'est assez pour... Allez, quoyque prompt à vous plaire,
Pour bien songer à tout, bien vous prend qu'au besoin
Ma mémoire ait fourni de quoy vous mener loin.
Il ne manque plus rien à l'ordre de la Fête;
Et de l'air dont chacun sur mes leçons s'apprête,

Ce que j'ay preparé de Divertissemens,
Aura tout ce qu'on peut souhaiter d'agrémens.
Ainsi la belle Veuve à qui vous voulez plaire,
Ignorant d'où luy vient ce qu'elle verra faire,
Vous croira tout au moins demi Sorcier. Pour moy
Je mets le Diable au pis, s'il brigue mon employ,
C'est de quoy l'exercer, quelque adroit qu'il puisse être.

LE MARQUIS.

Mais tout cela n'est rien, si l'on me fait connoître.
Prens bien garde au secret.

LA MONTAGNE.

Il vous est seur.

LE MARQUIS.

Comment?

LA MONTAGNE.

La plûpart de mes gens ne parlent qu'Allemand:
Comme j'entens la langue assez pour les instruire,
J'ay voulu les choisir incapables de nuire.
D'ailleurs, que craindre d'eux, puisqu'ils ignorent tous,
Que vous êtes mon Maître, & que j'agis par vous?
Je les paye, & c'est là tout ce qui leur importe.

LE MARQUIS.

C'en est assez. Vas-t-en, avant que quelqu'un sorte.

LA MONTAGNE.

Vous croyez donc qu'icy je sois venu pour rien?
Il me faut...

LE MARQUIS.

Quoy? Dy vîte.

LA MONTAGNE.

Attendez, c'est...

LE MARQUIS.

Hé bien?

LA MONTAGNE.

Vous m'avez fait ſonger à ce que je prepare,
Et ſouvent en courant ma memoire s'égare.

LE MARQUIS.

Veux-tu que...

LA MONTAGNE.

Laiſſez-la, Monſieur, ſe retrouver,
En révant...

LE MARQUIS.

Eſt-ce icy, Bourreau, qu'il faut réver ?

LA MONTAGNE.

La Montre qu'il faudra... Non, je l'ay.

LE MARQUIS.

Va-t-en, traître,
Tu me perdras.

LA MONTAGNE.

Hé bien, Serviteur ; mais peut-être
Quelque choſe manquant, vous en aurez regret.

LE MARQUIS.

Non, ſors.

LA MONTAGNE *revenant.*

Ah, je le tiens, Monſieur, votre Portrait.

LE MARQUIS.

Prens, & t'éloigne. Quoy, tu reviens ?

LA MONTAGNE.

Autre affaire,
J'oubliois de l'argent, c'eſt le plus neceſſaire.

LE MARQUIS.

Voila ma Bourſe.

LA MONTAGNE.

Mais...

LE MARQUIS.

Redoute mon courroux,
Veux-tu ſortir ?

LA MONTAGNE.

Je sors. Combien me donnez-vous?
J'ay besoin tout au moins...

LE MARQUIS.

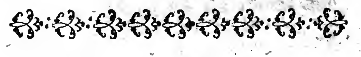
Quelqu'un icy s'avance.

LA MONTAGNE.

Bon, c'est Virgine, elle est de notre intelligence.

LE MARQUIS.

Laisse-moy luy parler, & songe qu'il est temps
Qu'à faire ce qu'il faut tu prepares tes gens.



SCENE II.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

HE' bien, comment la nuit s'est-elle icy passée?
Que fait-on?

VIRGINE.

Ma Maîtresse est fort embarrassée;
Et ce que l'Inconnu fait pour la régaler,
Luy donne à tous momens matiere de parler.
Olympe, aussi-bien qu'elle, admire son adresse,
Sa maniere engageante, & toutes deux sans cesse
Font rouler l'entretien sur les soins d'un Amant,
Qui, sans se découvrir, aime si fortement.

LE MARQUIS.

Si toujours le succés répond à l'entreprise,
La suite aura de quoy meriter leur surprise.

VIRGINE.

Ce qui m'en cause à moy, dont je ne reviens pas,
C'est de vous voir tranquille, & si peu d'embarras,
Que quelque Fête icy tous les jours qui se donne,
On en cherche l'Auteur, sans que l'on vous soupçonne.

LE MARQUIS.

Par où me soupçonner? J'en ay peu de soucy.
Je loge dans le Bourg à quatre pas d'icy,
Tous mes gens, hors un seul qui sçait ce qu'il faut taire,
Passent là tout le jour à rire, à ne rien faire;
Et cet unique Agent par qui tout se conduit,
Va porter dans un Bois mes ordres chaque nuit.
Peut-on mieux assurer un secret?

VIRGINE.

Je l'avoüe,
Tant de precaution merite qu'on vous loüe:
Mais vous perdez beaucoup à vous cacher ainsi,
Déja pour vous Olympe a le cœur adouci,
Et le galant Auteur de tant de belles Fêtes
La mettroit aisément au rang de ses conquêtes.

LE MARQUIS.

Il est vray, j'ay connu par certains embarras,
Qu'elle seroit d'humeur à ne me haïr pas:
Mais qnand je serois moins à ma belle Comtesse,
Olympe au Chevalier doit toute sa tendresse,
Il l'adore, & je l'ay toujours trop estimé,
Pour luy ravir l'Objet dont je le voy charmé.

VIRGINE.

Ma Maîtresse aime Olympe, & pour voir cette Belle,
Promet au Chevalier un libre accés chez elle.
Depuis qu'elle est icy, par mille tendres soins,
De l'amour qui l'attire, il rend nos yeux témoins:

Mais plus on vous verra, plus je crains pour sa
flâme,
Les devoirs qu'il luy rend ne touchent point son
ame,
Et ses regards sur vous à toute heure arrêtez,
Ne parleroient que trop, s'ils étoient écoutez.
Mais vous, par quel motif vouloir toujours vous
taire?
A-t-on à se cacher, quand on est seur de plaire?
Vos soins sous votre nom auroient été receus.

LE MARQUIS.

Chacun a ses raisons, & j'en ay là-dessus.
Tout ce qui peut charmer, se trouve en la Comtesse;
Mais soit par défiance, ou par délicatesse,
Le secret de son cœur se menage si bien,
Qu'avec elle un Amant n'est jamais seur de rien:
Elle veut être aimée, attire, écoute, engage:
Mais le plus avancé n'a pas grand avantage;
La presser s'est se rendre indigne de sa foy,
Et vingt fois, tu le sçais, elle a dit devant moy,
Qu'on auroit vers son cœur moins de chemin à
faire,
Plus, sans rien exiger, on feroit pour luy plaire.
D'abord qu'elle fut Veuve, un tendre & pur amour
M'engagea sans reserve à luy faire ma cour:
Aucun autre avant moy n'avoit brûlé pour elle,
Et par toute l'ardeur qui peut suivre un beau zele,
Je n'ay pû meriter qu'en faveur de mes feux,
Elle ait daigné jamais refuser d'autres vœux.
J'en vois qui se livrant, sans que rien les allarme,
Aux malignes douceurs d'un accueil qui les charme,
Sur la foy de ses yeux s'osent imaginer,
Que son cœur est sensible, & prêt à se donner;

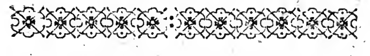
Mais je connois le piege,& plains leur imprudence.
Cependant pour agir avec plus d'asseurance,
J'ay voulu joindre aux vœux qu'elle reçoit par
moy,
L'amour d'un Inconnu qui prétend à sa foy.
D'estime en sa faveur je la vois prevenuë,
Et de ce double appuy ma flâme soutenuë
En aura moins de peine à me faire emporter
Ce qu'en vain mes Rivaux me voudront disputer.
Son cœur aimant en moy mon amour, ma personne,
Aime dans l'Inconnu les plaisirs qu'il luy donne:
Elle y réve, & mon feu par cet heureux secours
A trouvé les moyens de l'occuper toujours.
D'ailleurs j'ay la douceur; quel plaisir quand on
aime!
Que souvent elle vient me parler de moy-même,
Et vantant l'Inconnu, sans le croire si prés,
Me montre un cœur touché de tout ce que je fais.
Que t'en dit-elle à toy? Parle.

VIRGINE.

Elle en est ravie,
La gloire fut toujours le charme de sa vie;
Plus vos soins font d'éclat, plus elle s'applaudit
De ce qu'à son merite ils donnent de credit:
Ce n'est point par sa flâme une flâme enhardie,
Elle reçoit des vœux sans qu'elle les mandie;
Et puis, contre l'Amour... quoy qu'on ait resolu,
Le nombre des Amans n'a jamais trop déplû;
Et comme on veut plûtôt augmenter que rabattre,
Un avec un fait deux, & deux & deux font quatre;
Les Femmes la plûpart en sont-là. Mais voicy
De quoy changer de note.; Olympe vient icy.
Songez à vous, elle a grand dessein de vous plaire.

LE MARQUIS.

Souviens toy seulement de ce que tu dois faire,
Je m'en tireray bien.



SCENE III.

LE MARQUIS, OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

Vous a-t-on fait sçavoir
Le petit different que nous venons d'avoir ?
Je voulois empêcher qu'on ne vous fist l'outrage
De souffrir avec vous un Rival en partage :
Mais contre l'Inconnu je me declare en vain,
La Comtesse. . .

LE MARQUIS.

Eh, Madame, à quoy bon ce dessein?
Laissons à son penchant liberté toute entiere.
Pour moy. . .

OLIMPE.

La complaisance est un peu singuliere;
Un Rival rend des soins, la Comtesse en fait cas..

LE MARQUIS.

S'il luy plaisent, pourquoy ne me plairoient-ils pas?

OLIMPE.

Et s'il faut qu'à l'aimer enfin elle consente ?
Qu'elle l'épouse ?

LE MARQUIS.

Hé bien, elle sera contente ?
C'est tout ce que je veux.

OLIMPE.

Ah, puisqu'il est ainsi,

Marquis, j'ay tort pour vous de m'en mettre en
souci.
Puisque pour l'Inconnu vous avez tant de zele,
Pour vous plaire, je vais le servir auprés d'elle.

LE MARQUIS.

Je ne m'en plaindray point, favorisez ses feux,
Peut-être son bonheur me rendra-t-il heureux,
L'Amour a des douceurs & pour l'un & pour l'autre.

OLIMPE.

Un merite aussi-bien étably que le vôtre,
Peut pretendre beaucoup, &...

LE MARQUIS.

Je sçay bien aimer,
C'est-là mon seul merite.

OLIMPE.

On le doit estimer,
Et j'en connois fort peu, qui comme la Comtesse
Ayant de vôtre cœur attiré la tendresse,
Voulussent consentir au chagrin sans égal
Où vous peut exposer l'obstacle d'un Rival.

LE MARQUIS.

Ce chagrin n'a sur moy qu'un assez foible empire;
Et sans m'expliquer mieux, je puis icy vous dire
Que j'auray veu remplir mes souhaits les plus
doux,
Si la Comtesse prend l'Inconnu pour époux.
Adieu, Madame.



SCENE IV.

OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

Il sort, & veut bien que je croye
Qu'en perdant la Comtesse il aura de la joye.
D'un pareil sentiment que dois-je presumer ?
Aurois-je sçû luy plaire ? & pourroit-il m'aimer ?

MELISSE.

Quoy, vous le souffririez ?

OLIMPE.

Qu'il est bien fait, Melisse !

MELISSE.

Oüy, mais au Chevalier il faut rendre justice.

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE, MELISSE.

LA COMTESSE.

Scavez-vous que Dorante arrive icy ce soir ?

OLIMPE.

Avoüez que déja vous brûlez de le voir.

LA COMTESSE.

Je ne le cache point, j'en auray de la joye.

OLIMPE.

Je ne sçay plus de vous ce qu'il faut que je croye :
Les devoirs du Marquis ne vous déplaisent pas,
Dans ceux de l'Inconnu vous trouvez quelque appas;
Et d'autres Soûpirans, aussi tôt qu'ils arrivent,
Peuvent pretendre au cœur que tous les deux poursuivent.
C'est aller un peu loin.

LA COMTESSE.

De quoy vous étonner ?
Pour pretendre à mon cœur, me le font-ils donner?
Croyez-moy, pour n'avoir nul reproche à se faire,
Il faut de sa conduite éloigner le mystere,
S'acquerir des Amis sans trop les rechercher,
Se divertir de tout, & ne point s'attacher.
C'est ainsi que j'en use, & je m'en trouve heureuse,
Point d'affaire de cœur qui me tienne réveuse.
Tous ceux qu'un peu d'estime engage à m'en conter,
Me trouvent sans façon prête à les écouter,
Je vois avec plaisir leur different genie,
Et j'appelle cela, recevoir compagnie.

OLIMPE.

Mais en vous en contant, ils vous parlent d'aimer?

LA COMTESSE.

Je n'y voy pas contre eux de quoy se gendarmer.
Est-il quelque entretien, hors de-là, qui n'ennuye,
Et nous parleront-ils de beau temps, ou de pluye ?
Notre Sexe par tout fait des Adorateurs,
Et fût-ce la plus laide, on luy dit des douceurs.
Pour moy qu'aucun aveu sur l'amour n'effarouche,

A personne

A perſonne jamais je ne ferme la bouche,
Et groſſiſſant ma Cour d'Eſclaves differens,
J'écoute les ſoûpirs, & ris des Soûpirans.
Ce n'eſt pas, aprés tout, leur faire grande injure;
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
Tous ces empreſſemens de belle paſſion
Souvent ſont moins amour que converſation;
Et le plus languiſſant, alors qu'il nous proteſte,
A, tout prêt d'expirer, de la ſanté de reſte.
Si ſur nous quelquefois le murmure s'étend,
C'eſt pour ce que l'on fait, non pour ce qu'on entend;
Et ces miroirs d'honneur, ces Prudes conſommées,
Qui du ſeul nom d'amour ſe trouvent allarmées,
Succomberoient bien-tôt à la tentation,
Puiſqu'un mot ſur leurs cœurs fait tant d'impreſſion.
Jamais à prendre feu je n'ay l'ame ſi prompte,
Les declarations ne ſont pour moy qu'un conte;
Et quoy que mes Amans par-là ſe ſoient promis,
Je ne voy, ne regarde en eux que mes Amis;
Je prens ſur leur eſprit un empire commode,
Et s'ils m'aiment, il faut qu'ils vivent à ma mode:
L'un veille à mes Procés, l'autre à mes Bâtimens.

OLIMPE.

Et comment accorder ce grand nombre d'Amans?

LA COMTESSE.

Si c'eſt être Coquette, au moins quoyqu'on en croye,
C'eſt l'être de bon ſens, & vivre pour la joye.
Chacun cherche à me plaire, & ne promettant rien,
Je fais amas de cœurs, ſans engager le mien.
Comme à fuïr le chagrin tous mes ſoins aboutiſſent,

Il n'eſt pas juſqu'aux Sots qui ne me divertiſſent,
Et dont le ridicule à pouſſer des ſoûpirs
Ne me ſoït quelquefois un ſujet de plaiſirs.
Quoyque Veuve, je ſuis peut-être encor d'un âge
A ſuivre l'humeur gaye où mon penchant m'engage:
J'en veux joüir, jamais je n'auray meilleur temps;
J'ay du bien, des maiſons à Paris cõme aux champs;
Ma perſonne a de quoy ne pas déplaire, on m'aime;
Et tant que je voudray me garder à moy-même,
Ne point prendre de Maître en prenant un Epoux,
Mon ſort égalera le deſtin le plus doux.

OLIMPE.

C'eſt ce qu'encor long-temps vous aurez peine à faire;
Le Marquis n'eſt point fait d'un air à ne pas plaire;
Et vous eſtimez tant ce qu'il vous rend de ſoins,
Qu'il n'y va pour l'aimer, que du plus, ou du moins.
L'Inconnu peut d'ailleurs avoir touché votre ame;
Et ſi par ce qu'il fait on juge de ſa flâme,
Il eſt bien mal-aiſé qu'un ſi parfait Amant
N'ait merité de vous un peu d'engagement.
Son cœur impatient de vous voir attendrie,
Joint la magnificence à la galanterie,
Et les porte ſi loin, qu'on y voit chaque jour
Briller également & l'Eſprit & l'Amour.

LA COMTESSE.

Il faut vous l'avoüer, l'Inconnu m'embarraſſe.
Ce qu'il ordonne eſt fait avecque tant de grace,
Que je m'en ſens touchée, & craindrois de l'aimer,
Si je le voyois tel qu'on peut le préſumer.
J'admire chaque jour les détours qu'il employe,
Pour me faire agréer les bouquets qu'il m'envoye;
Jamais ſi galamment rien ne fut concerté,

C'est toujours de l'adresse & de la nouveauté.
Cependant j'ay beau faire afin de le connoître,
Tous ses gens sont muets sur le nom de leur Maître ;
Et même comme ils sont Etrangers la plûpart,
Son secret avec eux ne court point de hazard ;
C'est en vain qu'on les suit, on n'en peut rien apprendre,
Ce sont Acteurs instruits qui sçavent où se rendre,
Et qui se separant quand ils sortent d'icy,
Par leur prompte retraite augmentent mon soucy.
Qui peut les employer ?

OLIMPE.

J'en voy tant qui font gloire
De soûpirer pour vous, que je ne sçay qu'en croire.
Quel qu'il soit, c'est de vous un Amant bien épris.

LA COMTESSE.

Mes soupçons sont d'abord tombez sur le Marquis,
Il m'aime, il est galant ; mais ses gens qu'on épie,
Demeurent en repos dans son hôtellerie ;
Et n'y passeroient pas tout le jour sans employ,
Si leur Maître faisoit tant de Fêtes pour moy.
D'ailleurs qu'a-t-il besoin d'user de cette adresse ?
Je souffre que son cœur m'explique sa tendresse ?
Et depuis mon Veuvage, à me plaire attaché,
Quand il m'a divertie, il ne s'est point caché.

OLIMPE.

Soûpçonner le Marquis ! Non, non, quoyqu'il pût faire,
Son amour si long-temps auroit peine à se taire,
Et voyant votre peine, un sourire indiscret
De ses soins applaudis trahiroit le secret.
Il vous parle à toute heure.

LA COMTESSE.

Et si notre Vicomte

S'estoit avisé...

OLIMPE.

Luy ?

LA COMTESSE.

Que j'en aurois de honte !
C'est un fatigant Homme.

OLIMPE.

Il va jusqu'à l'excés.

LA COMTESSE.

Il doit venir m'instruire icy de mon Procés.

OLIMPE.

Vous pouvez seule à seul luy donner audience ;
Car pour moy je deserte, & suis sans complaisance.

LA COMTESSE.

Et ne pouvez-vous pas en rire comme moy ?

OLIMPE.

Non, ces sortes d'Amans... Mais qu'est-ce que je voy.
Madame...

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, Deux Enfans representant L'AMOUR & LA JEUNESSE, VIRGINE, MELISSE, VALET MORE.

L'AMOUR.

Vous voyez l'Amour & la Jeunesse,
Qui viennent admirer la charmante Comtesse,

Et luy dire à l'envy, qu'être de ses plaisirs,
Fait l'unique bonheur qui flatte leurs desirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Cet homme qui jargonne
Certains mots qui ne sont entendus de personne:
Il sont tous deux entrez, demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'est encor l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Nous allons le sçavoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vînt conduire,
Et d'eux-mêmes jusqu'à ce jour
Jamais dans aucun lieu la Jeunesse & l'Amour
N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable Couple !

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau.

OLIMPE.

De leur petite Mascarade
Le dessein est assez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter; car je me persuade
Qu'ils nous vont de l'Amour faire un joly tableau.



DIALOGUE

DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Quoyque vous nous voyez ensemble,
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout me cede, il me semble
Que me ceder aussi ne vous feroit pas tort.

LA JEUNESSE.

Moy, vous ceder! & pourquoy je vous prie?
Si vous avez des charmes assez doux,
Qui plaisent en coqueterie,
Je me fais aimer plus que vous.
Jamais je ne quitte personne;
Qu'on ne s'en fasse un dur tourment.
Helas! dit-on, faut-il si promptement
Que la Jeunesse m'abandonne?
Mais quand le noir chagrin de vos transports jaloux
Force deux Cœurs à la rupture,
On y trouve un repos si doux,
Qu'on vous laisse aller sans murmure;
Et je ne sçache que les Fous,
Qui mal guéris de leur blessure,
Veüillent renoüer avec vous.

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point, est-il douceurs pareilles?

LA JEUNESSE.

C'est un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles:
Mais regardons le dégoût qui le suit,

Ce n'est pas comme la Jeunesse
Qui se trouve aimable en tout temps,
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse,
Pour peu que vous alliez au delà du Printemps.
Quand l'âge vient, la belle chose
Que les soûpirs de deux Amans Barbons!
A quoy peuvent-ils être bons
Qu'à plaindre leur metamorphose?
Ce n'est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour,
L'un dort tandis que l'autre gronde;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de si sot qu'un vieil amour.

L'AMOUR.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

LA JEUNESSE.

On la feroit à moins; par tout je saute aux yeux,
On me nomme par tout des Beautez la premiere,
Et c'est en quoy sur vous je l'emporte encor mieux:
Car enfin pour me vaincre, employez ruse, adresse,
Cherchez artifice, détours,
Il n'est point de laide Jeunesse,
Mais il est de vilains Amours.

L'AMOUR.

Vous croyez que je me chagrine
De vous voir ravaler mes droits.

LA JEUNESSE.

Il n'est pas deffendu de faire bonne mine,
Quoy qu'on enrage quelquefois.

L'AMOUR.

Vous n'êtes qu'un Enfant, c'est ce qui vous rend vaine;
Mais je me vangeray dans peu sur votre cœur.

LA JEUNESSE.

Vos traits ne me font point de peur:
Mais finissons un discours qui vous gêne,

L'AMOUR.

Approchez notre Conducteur,
C'est à vous d'entrer sur la Scene.

Air Italien chanté par un Indien, qui a conduit l'Amour & la Jeunesse.

Dalle sponde del mar
D'ove l'Aurora
Nasce ad indorar
Odorosi Campi di Flora,
Vengo per mirar
La beltà che'l mondo adora.

Ad un ciglio
Fiammegiante
Ad un occhio
Fulminante
Nò, nò, nò,
No resister non si può.

Venite amori
I tutti i cuori
Spirate ardori.

OLIMPE.

En toute Langue on vous dit des douceurs.

LA COMTESSE.

Ignorant qui me les adresse,
Ce sont d'assez vaines ardeurs:
Mais tâchons d'accorder l'Amour & la Jeunesse.

LA JEUNESSE.

Aucun de nous n'est d'humeur à ceder.

L'AMOUR.

Il faut du moins nous accorder,
Pour loüer dignement cette belle Comtesse.

LA JEUNESSE.

La loüer, ce n'est point mon fait,
Je ne pourrois assez élever son merite,
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma Guirlande & ce Bouquet.
Prenez, d'une Déesse il n'est rien qu'on refuse.

L'AMOUR.

Pour moy qui cherche à voir tous les Cœurs sous ses lois,
Je sçay comme il faut que j'en use,
Et veux mettre à ses pieds mon Arc & mon Carquois.

OLIMPE *reprenant le Carquois de l'Amour, d'où elle tire un Billet parmy les Fleches.*

Qu'il est bien fait! Mais Dieux! *A l'aimable Comtesse.*
Madame, c'est à vous que ce Billet s'adresse.

LA COMTESSE.

Lisons.

OLIMPE.

De l'Inconnu j'admire le talent,
Tout ce qu'il fait enchante.

LA COMTESSE.

Il n'est rien plus galant.

Elle lit.

Quoy que ma passion extrême
Me fasse un souverain bonheur
Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur,

Avant que je parle moy-même :
J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.
Eh, qui sçait mieux que luy ce que je sens pour vous ?

OLIMPE.

C'est s'exprimer avec tendresse.

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne sent ; mais je veux à mon tour,
Faire present à la Jeunesse.

La Comtesse luy donne un Diamant.

LA JEUNESSE.

J'accepte cette Bague, attendant l'heureux jour
Où vous sçaurez pour qui je m'interesse.

LA COMTESSE.

Je ne donne rien à l'Amour.
Il se vante, & je crains ses contes ordinaires.

L'AMOUR.

Par luy-même l'Amour trouve à se contenter,
Et tant qu'il se fait écouter,
Il n'est pas mal dans ses affaires.

L'Amour & la Jeunesse s'en vont avec le More.

OLIMPE.

On les a bien instruits.

LA COMTESSE.

Tâche à les amuser,
Virgine ; les Enfans n'aiment point à se taire,
Et de notre Inconnu par eux. . .

VIRGINE.

Laissez-moy faire,
En badinant je les feray jaser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, MELISSE.

MELISSE.



Insi par une veuë au Chevalier fatale,
La Comtesse en ces lieux trouve en vous sa Rivale ?

OLIMPE.

Il est vray, c'est icy que j'ay pris malgré moy,
Ce qui vers le Marquis a fait pancher ma foy.
A le voir, à l'entendre à toute heure exposée,
J'ay cru ne risquer rien, & me suis abusée.
Son esprit engageant, son air plein de douceur,
Sa mine, tout pour luy m'a demandé mon cœur.
Pour peu qu'on se hazarde auprés d'un vray merite,
Que la raison est foible, & que ce cœur va vîte!
D'un tendre mouvement l'appas flatteur & doux
M'a fait voir la Comtesse avec des yeux jaloux.
S'il luy parle un moment je m'en sens inquiéte,
Et trop pleine du trouble où ce chagrin me jette,
Dans ce Bois frais & sombre où je la viens trouver,
Je la cherche à pas lents, & n'aime qu'à réver.

MELISSE.

Mais vous n'ignorez pas qu'il aime la Comtesse ?

OLIMPE.

Nous pouvons l'un & l'autre avoir même foiblesse;
J'aimois le Chevalier, avant ce changement,
Du moins je le souffrois en qualité d'Amant :
Cependant le Marquis fait balancer mon ame,
Et quoy qu'à la Comtesse il ait montré de flâme,
Que sçait-on si l'Amour, pour m'assurer sa foy,
N'aura pas fait en luy, ce qu'il a fait en moy ?
Tu sçais ce qu'il m'a dit ; loin qu'il en prenne ombrage,
Il voit avec plaisir que l'Inconnu l'engage,
Qu'il s'en fasse estimer, & voudroit que l'Amour,
Pour les unir ensemble, eust déja pris le jour.
Me découvrir ainsi le secret de son ame,
Melisse, n'est-ce pas me parler de sa flâme,
Et me dire à demy que son cœur tout à moy
N'aspire qu'au bonheur de dégager sa foy ?

MELISSE.

Gardez de vous flatter, on croit ce qu'on desire,
Mais souvent. . . .

OLIMPE.

Ne crains rien ; si pour luy je soûpire,
L'Amour qui m'y contraint, se conduira si bien,
Qu'aux yeux de la Comtesse il n'en paroîtra rien.
Tout ce que je prétens, est de vanter sans cesse
Les soins de l'Inconnu, son esprit, son adresse ;
Et si de cet amour son hymen est le prix,
Je pourray faire alors expliquer le Marquis.

MELISSE.

Ainsi le Chevalier n'a plus rien à prétendre ?

OLIMPE.

Le voicy ; je ne puis refuser de l'entendre :
Mais son amour du mien s'est un peu trop promis.

SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER, OLIMPE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

MAdame, apprenez-moy quel espoir m'est permis.
Mon chagrin ne peut plus se forcer au silence ;
Je vous vois, vous retrouve aprés un mois d'absence,
Et vous me recevez d'un air froid, serieux....

OLIMPE.

Je réve, & j'en ay pris l'habitude en ces lieux :
A me bien divertir quelques soins qu'on employe ;
Il y manque toujours quelque chose à ma joye,
La Campagne n'a point les charmes de Paris.

LE CHEVALIER.

Paris a des beautez dont on peut être épris :
Mais enfin je n'en veux pour juge que vous-même,
On ne regrette rien quand on voit ce qu'on aime ;
Et vous n'envîriez pas les plaisirs les plus doux,
Si vous étiez pour moy, ce que je suis pour vous.

OLIMPE.

Je croyois n'être pas obligée à vous rendre
Le même empressement que l'Amour vous fait prendre ;
Et qu'il m'étoit permis, en recevant vos soins,
De vous trouver sensible, & de l'être un peu moins.

LE CHEVALIER.

Quelle réponse helas ! C'est donc tout ce qu'emporte
Cette parfaite ardeur...

OLIMPE.

Je l'avoüe, elle est forte,
Vos feux par cent devoirs m'ont été confirmez :
Mais de grace, est-ce vous, ou moy, que vous aimez ?
Je parois à vos yeux bien faite, belle, aimable,
Vous me cherchez ; de quoy vous suis-je redevable ?
Forcez-vous en cela votre inclination ?
Et quand vous me parlez d'ardeur, de passion,
Si le secret penchant, qui pour moy vous inspire,
Ne vous attiroit pas autant qu'il vous attire,
Ne trouvant rien en moy qui pût vous enflâmer,
Pour mes seuls interests me pourriez-vous aimer ?
De vos pretentions voyez l'abus extrême ;
Parce que je vous plais, il faut que je vous aime,
Et je dois vous payer de la necessité
Qui vous tient malgré vous dans mes fers arresté.
Tâchez de les briser, si leur poids vous étonne,
Sinon, mon cœur est libre, attendez qu'il se donne ;
Et quoy qu'enfin pour vous sa conquéte ait d'appas,
N'exigez point de luy ce qu'il ne vous doit pas.

LE CHEVALIER.

Ah, contre mon amour je voy ce qui s'aprête.
On veut...

OLIMPE.

Finissons là, j'ay quelque chose en tête ;
Et comme je vous crois genereux & discret,
Je veux bien avec vous n'en pas faire un secret,

L'Inconnu par ses soins offre icy son hommage.
A luy vouloir du bien quelque interêt m'engage.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je ? L'Inconnu ! Madame, l'aimez-vous ?
Me quittez-vous pour luy ? sera-t-il votre Epoux ?
Vous a-t-il fait parler ?

OLIMPE.

Voila de jalousie;
Comme souvent sans cause on a l'ame saisie.

LE CHEVALIER.

Il est galant, je voy que vous en faites cas;
Vous dédaignez mes vœux, & je ne craindrois pas?

OLIMPE.

Non, puisque si pour luy ma bonté s'interesse,
Ce n'est que pour luy faire épouser la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Favorable assurance ! En des maux si pressans,
Pardonnez si d'abord l'Inconnu...

OLIMPE.

J'y consens,
Mais à condition que pour servir sa flâme
Vous verrez la Comtesse, & ferez...

LE CHEVALIER.

Moy, Madame !
Le Marquis qui l'adore est mon Amy.

OLIMPE.

Fort bien!
Le Marquis vous est tout, & je ne vous suis rien.

LE CHEVALIER.

Madame...

OLIMPE.

A l'Amitié l'on doit un cœur fidelle,
Prompt, ardent; pour l'Amour, c'est une bagatelle!

LE CHEVALIER.

Mais si du Marquis...

OLIMPE.

Non, faites-vous son appuy,
Je veux bien qu'il l'emporte, & vous laisse avec luy.
Adieu.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vous vois-je atteint? Il semble
Qu'elle sort en colere; êtes-vous mal ensemble?

LE CHEVALIER.

Oüy, Marquis, & jamais Amant ne fut traité
Avec tant d'injustice & tant de cruauté.
C'est peu que je la trouve icy toute changée.
A nuire à votre amour elle s'est engagée,
Et veut me voir servir l'Inconnu contre vous.

LE MARQUIS.

Si vous la refusez, j'approuve son couroux;
Qui se declare Amant, doit tout à ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Contre un parfait Amy? contre un autre soy-même?

LE MARQUIS.

L'Amour n'excepte rien.

LE CHEVALIER.

Pour ne pas l'irriter,
Je vous trahirois? Non, laiſſons-la s'emporter;
Le temps & la raiſon éteindront ſa colere.

LE MARQUIS.

Une Maîtreſſe ordonne, il faut la ſatisfaire;
Parlez pour l'Inconnu; tous vos ſoins employez
Peut-être me nuiront moins que vous ne croyez.

LE CHEVALIER.

La Comteſſe l'eſtime, & ſon ame incertaine
Peut malgré votre amour...

LE MARQUIS.

N'en ſoyez point en peine,
Sur elle, ſur ſon cœur je ſçay ce que je puis.

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous aſſez quels ſeroient mes ennuis,
S'il falloit que par moy...

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre;
Empêchez ſeulement Olimpe de ſe plaindre.

LE CHEVALIER.

Plus je vous vois agir en Amy genereux,
Plus j'ay de repugnance à combattre vos feux;
Je m'oppoſe pour vous à ce qu'Olimpe exige,
Et crains tant d'obtenir...

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, vous dis-je,
Et ſans examiner le peril que je cours,
Aſſurez, s'il ſe peut, le repos de vos jours,
Je le verray ſans peine.

LE CHEVALIER.

O bonté que j'admire!
Que ne vous dois-je point, & que puis-je vous dire?
Je vay rejoindre Olimpe, & malgré ſa froideur

Luy jurer d'un Amant la plus soumise ardeur.
Je luy promettray tout : mais malgré ma promesse :
J'auray tant de reserve en voyant la Comtesse,
Que ce qu'à l'Inconnu je prêteray d'appuy,
Faisant peu contre vous, ne fera rien pour luy.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Virgine.

VIRGINE.

Vous riez ? D'où vous vient cette joye ?

LE MARQUIS.

De voir contre elle-même Olimpe qui s'employe.
Le Chevalier, d'erreur comme elle prévenu,
Va tâcher, pour luy plaire, à servir l'Inconnu.
J'ay quelque part sans doute à ce qu'on luy fait faire.

VIRGINE.

Qu'on est dupe souvent !

LE MARQUIS.

Le plaisant de l'affaire,
C'est qu'Olimpe, qui croit par-là me conserver,
Brigue pour moy le cœur qu'elle veut m'enlever.

VIRGINE.

Cependant vous aviez besoin de mon adresse,
Quand j'ay suivy tantôt l'Amour & la Jeunesse.

LE MARQUIS.

Et qu'as-tu dit pour eux?

VIRGINE.

Qu'ils ont d'abord couru
Se jetter en Carosse, & qu'ils ont disparu.

LE MARQUIS.

Et la Comtesse?

VIRGINE.

Elle est dans une peine extrême,
Et semble partagée entre vous & vous-même.
Je viens de luy vanter vos tendres sentimens,
Elle a rendu justice à leurs empressemens;
Puis avec un soupir que l'Amour a fait naître,
Que n'est-il l'Inconnu, m'a-t-elle dit!

LE MARQUIS.

Peut-être
Si je me declarois, son cœur sans embarras,
Quoyque touché pour moy, ne le sentiroit pas.
Ne precipitons rien.

VIRGINE.

C'est l'humeur de la Dame,
Le merite la charme, il peut tout sur son ame:
Mais il faut luy laisser vouloir ce qu'elle veut.

LE MARQUIS.

L'Amour est consolé, quand il fait ce qu'il peut;
Elle paroit; je vay pousser le stratageme,
Et faire quelque temps le jaloux de moy-même;
C'est le plus sûr moyen d'affermir mon bonheur.



SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

MAdame, je vous trouve un air ſombre, rêveur,
Il me géne, il m'allarme, & cependant je n'oſe
Permettre à mon amour d'en demander la cauſe.
Peut-être quand mon cœur s'attache tout à vous,
Le vôtre cherche ailleurs des hommages plus doux.
Vous ne répondez point? Je le voy trop, Madame,
Un autre feu ſans doute eſt contraire à ma flâme;
Malgré ce que le temps m'a dû prêter d'appuy,
C'eſt l'Inconnu qu'on aime, & vous penſez à luy.

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné. Ses galantes manieres,
Si propres à gagner les Ames les plus fieres,
M'obligent tellement, qu'à ce qu'il fait pour moy,
Un peu de réverie eſt le moins que je doy:
Je puis me la ſouffrir ſur tout ce qui ſe paſſe.

LE MARQUIS.

Quoy, Madame, un Rival...

LA COMTESSE.

D'un ton plus bas, de grace.
S'il m'occupe l'eſprit, vous devez preſumer
Que c'eſt pour le connoître, & non pas pour l'aimer.

Aprés ce que pour moy ses soins marquent de zele,
La curiosité n'est pas fort criminelle ;
Et vous-même déja vous auriez dû tâcher
D'éclaircir le secret qu'il aime à nous cacher.

LE MARQUIS.

Je vous l'éclaircirois ! Promettez-moy, Madame,
Que votre main sera l'heureux prix de ma flâme ;
Et pour le découvrir, je fais ce que je puis.

LA COMTESSE.

Cherchez à me tirer de la peine où je suis,
Vous me ferez plaisir, & je vous le conseille.

LE MARQUIS.

Est-il contre un Amant injustice pareille ?
Si l'Inconnu par moy se découvre aujourd'huy,
Voudrez-vous point encor que je parle pour luy ?
Qu'en faveur de son feu le mien vous sollicite ?
Il peut, je le confesse, avoir plus de merite,
A l'ardeur de ses soins donner un plus grand jour ;
Mais jamais, quoy qu'il fasse, il n'aura plus d'amour.

LA COMTESSE.

Je le veux croire ainsi : mais puis-je avec justice
De son attachement vous faire un sacrifice,
Avant qu'avec luy-même une civilité
Marque au moins que je sçay ce qu'il a merité ?

LE MARQUIS.

Le détour est adroit autant qu'il le peut être ;
Il faut être civile afin de le connoître ;
Et vous donnant à luy, quand vous le connoîtrez,
L'Etoile est le garand où vous me renvoyrez.

LA COMTESSE.

Ainsi c'est de nos cœurs l'Etoile qui dispose ?

LE MARQUIS.

Mais...

LA COMTESSE.

Je hay les raisons quand je veux quelque chose;
Et j'avois toujours crû que la soumission
D'un veritable Amant marquoit la passion.

LE MARQUIS.

Oüy, quand il peut...

LA COMTESSE.

Marquis, voyez ce que vous faites;
J'aime, en qui m'ose aimer, des volontez sujettes,
Et qu'on m'estime assez, pour croire aveuglément,
Que tout ce que je veux, je le veux justement.

LE MARQUIS.

Mon malheur est certain. J'ay de bons yeux, Madame,
Vous cherchez un pretexte à rejetter ma flâme;
Si je desobeïs, ç'en est fait, plus d'espoir;
Et si de mon Rival... Moy, vous le faire voir?
Non; qu'il cherche luy-même à se faire connoître;
Ce ne sera jamais que trop tôt, & peut-être...

LA COMTESSE.

Suffit; j'aime à sçavoir, Marquis, ce que je sçay;
Vous m'osez refuser, & je m'en souviendray.



SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

Quoy que j'ignore encor quel ſpectacle on apprête.
Je puis vous preparer à quelque grande Fête,
Madame, dans ce Bois j'ay veu des gens épars,
Qui pour vous la donner, viennent de toutes parts,
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre,
Madame, & l'Inconnu ne ſçauroit moins pretendre;
Il connoît mieux que moy ce que c'eſt qu'être Amant,
Par tout il vous regale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment;
Du moins j'ay tout ſujet d'en être ſatisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter, voicy ſon Interprete,



SCENE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, LA MONTAGNE representant Comus, VIRGINE, MELISSE, Suite de Comus.

COMUS.

MAdame, par hazard, si Comus est un Dieu
Qui soit de votre connoissance,
Vous le voyez en moy qui paroît en ce lieu,
Pour vous jurer obéïssance.
Je suis un grand Maître en Festins,
A les bien ordonner on connoît mon genie;
Et l'amour dont le goût fut toujours des plus fins,
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un Regal approchant des Divins,
M'a fait Maître-d'Hôtel de la Ceremonie.
C'est un Dieu, quoy que tres-petit,
A qui l'on peut ceder sans honte:
Marchez sous sa conduite, & rendez-vous plus prompte
A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez votre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'esperance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs,
Quand une fois il s'en empare,

Je

Je ſuivrois volontiers ſes pas:
Mais comme il eſt Enfant, j'ay peur qu'il ne s'égare,
Et j'aime à ne me perdre pas.

COMUS.

Avancez, il eſt temps; vîte que l'on commence.

Pluſieurs Payſans apportent des Corbeilles pleines de fruits.

LE CHEVALIER *à la Comteſſe.*

Tant de galanterie a droit de vous charmer,
Madame.

OLIMPE.

N'épargner ny peine, ny dépenſe,
Pour fournir des plaiſirs toujours en abondance,
C'eſt-là ce qui s'appelle aimer.

COMUS.

Madame, il ne faut point differer davantage.
Quand l'Amour, dont je prens icy les interêts,
Par ce regal vous rend un tendre hommage,
Vous connoiſſez à quel uſage
En ſont deſtinez les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laiſſer inutiles,
Olimpe y prendra part ainſi que ſon Amant.

OLIMPE.

Volontiers; les refus ſont aſſez difficiles,
Quand on agit ſi galamment.

LA COMTESSE.

J'ay beſoin d'une main, la vôtre eſt-elle prête,
Marquis?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, je croy.

LA COMTESSE.

Non, vous me conduirez.

LE MARQUIS.

Je renonce à la Fête,
Elle n'est pas faite pour moy.

LA COMTESSE.

Point d'excuse, point de défaites,
Je veux que vous veniez.

LE MARQUIS.

Eh, Madame.

LA COMTESSE.

Eh, Marquis,
Sans façon, croyez-moy, faites ce que je dis;
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes.

LE MARQUIS.

Justement.

LA COMTESSE.

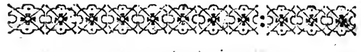
Je connois votre cœur mieux que vous,
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître...

LE MARQUIS.

Oüy, Madame, j'ay tort de paroître jaloux,
Car je n'ay pas sujet de l'être.

Le Marquis sort.





SCENE VIII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, MELISSE, COMUS, Suite de Comus.

OLIMPE.

On diroit qu'il ſort en couroux.

LA COMTESSE.

Il aura tout loiſir de s'en rendre le maître :
Cependant divertiſſons-nous.

COMUS.

Tandis que vous ferez une épreuve agreable
Des douceurs que ces fruits offrent aux Curieux,
L'Amour qui m'employe en ces lieux,
M'a fait chercher ce qu'il a cru capable
De pouvoir attacher vos yeux.
Allons, faites de votre mieux,
Et qu'à l'envy chacun ſe montre infatigable.

La Comteſſe s'avance avec Olympe & le Chevalier vers les Corbeilles de fruit. Les Payſans & Payſannes danſent pendant que la Comteſſe & ſa Compagnie font collation.

Melle DESMARRES, en Jardiniere.

L'ame la plus fiere,
Aux traits des amours
Follement espere
Resister toujours,
On fuit, on échappe
A leurs premiers coups,
Si l'un ne nous frappe,
L'autre nous attrappe;
Ces petits libertins sons tous
Tôt ou tard les Maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

Aux cœurs sans défense
Leur empire est doux,
Trop de résistance
Souvent les offense.
Ces petits libertins sont tous
Tôt ou tard les Maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

Mr PONTEUIL, en Jardinier.

S'il faut tôt ou tard que l'on aime;
Si les traits des amours ne peuvent se parer,
N'est-ce pas une erreur extrême
De s'obstiner à differer,
S'il faut tôt ou tard que l'on aime?

Mr SALLE', en Jardinier.

Tous les momens qu' l'on differe
Sans éteindre nos feux contraignent nos desirs,

L'amour est un mal necessaire,
Et l'on dérobe à ses plaisirs
Tous les momens que l'on differe.

LA COMTESSE.

Leur danse, leur voix, tout m'enchante;

LE CHEVALIER.

On auroit peine à mieux chanter.

LA COMTESSE.

La beauté de la Fête a passé mon attente.

OLIMPE.

L'Inconnu l'ordonnant, aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante ?

COMUS.

Hé bien, pour toucher votre cœur;
Comus a-t-il sçu satisfaire,
En Dieu d'importance & d'honneur,
A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire ?

LA COMTESSE.

Comus peut s'assurer par tout de son bonheur,
Si Comus s'en fait un de plaire.
Mais comme en terre quelquefois
La Divinité s'humanise,
Le Dieu Comus pourroit m'apprendre à qui je dois
Le divertissement dont il me voit surprise.

COMUS.

C'est un secret qu'à conserver
Ma qualité de Dieu m'engage.
Si de ses soins l'Amour qui veut vous éprouver;
Peut esperer quelque avantage,
Il m'attend dans le Ciel où je le vay trouver,
Employez-moy pour le message.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique pas ainsi,
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence;

COMUS.

Ma ſuite eſt diſparuë, & je ſuis ſeul icy.
Bon-ſoir, vivez en eſperance
De ſortir bien-tôt de ſoucy.

LA COMTESSE.

Se taire, ſe cacher ſi long temps quand on aime!

VIRGINE.

J'avois cru par l'un d'eux, en luy parlant tout-bas,
Developer ce ſtratagême:
Mais aprés quelques mots que peut-être luy-même,
En les diſant, n'entendoit pas,
Il a, d'une viteſſe extrême,
Pour s'éloigner, doublé le pas.

LA COMTESSE.

Pour moy, je ne ſçay plus qu'en dire.

OLIMPE.

Le temps éclaircira l'amour de l'Inconnu,
Un peu de patience.

LA COMTESSE.

Il faut tâcher d'en rire,
En attendant que ce temps ſoit venu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Nommez ce sentiment fierté, chagrin, caprice ;
Quand je parle une fois, je veux qu'on obeïsse,
Et je ne pretens point, parce qu'on est jaloux,
Renoncer sottement aux plaisirs les plus doux.
Des vœux de l'Inconnu si le Marquis s'offence,
Il en doit redoubler ses soins, sa complaisance ;
Et trop faire éclater l'ennuy qu'il en reçoit,
C'est servir son Rival beaucoup plus qu'il ne croit.

OLIMPE.

En vain un peu d'aigreur contre luy vous anime ;
L'Inconnu, je le sçay, partage votre estime,
On ne peut condamner ce qu'il s'en est acquis ;
Mais enfin vous devez votre cœur au Marquis.

LA COMTESSE.

Moy ? je ne luy dois rien.

OLIMPE.

Et qu'a donc fait, Madame,
Ce long & tendre amour qui vous soumet son ame?
Pour vous rendre sensible il a tout essayé;
Mille devoirs...

LA COMTESSE.

Hé bien, n'en est-il pas payé?

OLIMPE.

Comment, est-ce qu'à luy votre foy vous engage?

LA COMTESSE.

Il me voit quand il veut, que faut-il davantage?
Quoy, pour quelques soûpirs, pour un peu de langueur,
Vous croyez bonnement qu'il faut donner son cœur?
S'engage qui voudra, je ne vay pas si vîte.
Avec tous mes Amans chaque jour je m'acquite,
Et pretens que des vœux qui me sont adressez,
Le plaisir de me voir les a recompensez.
Tant qu'ils en usent bien, je leur fais bonne mine;
J'écoute leurs douceurs, prens mon humeur badine;
Je raille: mais aussi quand on fait un faux pas,
J'ay l'air sombre, je rêve, & ne regarde pas.
D'ailleurs point de caprice; & c'est par où j'engage
Cette foule d'Amans dont je reçois l'hommage:
Ma Cour est toujours grosse, on y chante, on y rit;
Et quand l'un me déplaît, l'autre me divertit.

OLIMPE.

J'avois cru qu'au Marquis une secrete flâme
Assuroit, quoy qu'on fist, l'empire de votre ame;
Et plaignois l'Inconnu, dont les soins amoureux
Ne pouvoient meriter qu'il fût jamais heureux.

S'y prendre de la sorte est un grand avantage ;
Il doit n'être qu'esprit, tout ce qu'il fait engage ;
Et sans doute il faudroit, quand on l'a sçu charmer,
Se mal connoître en gens, pour ne le point aimer.

LA COMTESSE.

Je ne sçay si pour luy j'ay plus que de l'estime.
Mais de ce que je sens je me fais presque un crime,
Et rougis en secret d'avoir tant de témoins
Du trop de complaisance où m'engagent ses soins.
Rien n'est plus obligeant, j'en dois cherir la cause:
Mais enfin il se cache, & c'est pour quelque chose.
Tout galant qu'il paroit, qui pourra m'assurer
Qu'il merite l'amour qu'il tâche à m'inspirer ?
Il est de riches sots, qui pour certains usages
Tiennent un bel esprit quelquefois à leurs gages,
Et qui dans les plaisirs qu'ils semblent inventer,
N'ont de part que l'argent qu'on leur a fait coûter;
Que si tout au contraire il étoit gueux.

OLIMPE.

Madame,
Tant de Fêtes d'éclat qui vous prouvent sa flâme...

LA COMTESSE.

Il peut vivre d'emprunt, & sur le bien d'autruy
Faire, pour m'attraper, ce qu'il ne peut de luy :
Malgré moy quelquefois cette crainte m'occupe ;
Je n'ay point encore eu le talent d'être Dupe,
Et pour m'en garantir, je n'épargneray rien.

OLIMPE.

Mais si vous connoissiez sa naissance, son bien ;
Que tout dans sa personne...

LA COMTESSE.

Et le Marquis ? De grace ;
Si j'aime l'Inconnu, que faut-il que j'en fasse ?

Il n'est pas sans merite, & doit être écouté,
Par luy-même, ou du moins par l'ancienneté.
De tous mes Protestans, c'est le premier.

OLIMPE.

J'avoüe
Qu'il a des qualitez bien dignes qu'on le loüe,
L'air noble.

LA COMTESSE.

Qui des deux me conseilleriez-vous,
Puisque j'en ay le choix, de prendre pour Epoux?

OLIMPE.

Moy?

LA COMTESSE.

Vous vous étonnez?

OLIMPE.

Si...

LA COMTESSE.

Parlons d'autre chose:
On vous trouve chagrine, apprenez-m'en la cause,
Le Chevalier s'en plaint, & ne sçait que penser
De voir qu'il ne fait plus que vous embarrasser.
D'où naissent les froideurs dont son amour s'alarme?

OLIMPE.

A ne vous rien cacher, la liberté me charme;
Je tremble, & s'agissant d'un Maître à me donner,
Un choix si hazardeux commence à m'étonner.

LA COMTESSE.

Ce Maître à recevoir, dont le choix vous étonne,
Ne fait pas tant de peur, quand l'Amour nous le donne:
C'est par notre tendresse un mal bien adoucy.

OLIMPE.

Hé, Madame, pourquoy me parlez-vous ainsi?

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux me fait beaucoup entendre ;
Et quand le Chevalier...

OLIMPE.

Vous voulez m'entreprendre,
Je quitte, & me sentant trop foible contre vous,
Je vay chercher ailleurs des Ennemis plus doux.

SCENE II.

LA COMTESSE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

ELle a beau déguiser, je l'ay trop sçu connoître;
Elle aime le Marquis.

VIRGINE.

Cela pourroit bien être.

LA COMTESSE.

Je n'ay point à m'en plaindre ; avant que s'expliquer,
Avec un autre Amant elle veut m'embarquer ;
Et si jamais l'Hymen à l'Inconnu m'engage,
Je luy dois du Marquis abandonner l'hommage.

VIRGINE.

Elle y gagneroit peu ; les Cœurs que vous prenez,
A soupirer pour vous sont long-temps destinez,
Et le Marquis...

LA COMTESSE.

Je crois, sans trop faire la vaine,
Qu'à m'oublier si-tôt il auroit quelque peine,

Mais enfin l'Inconnu que je brûle de voir,
Qu'en arrivera-t-il ?

VIRGINE.

Le voulez-vous sçavoir ?
Un je ne sçay quel bruit a frappé mes oreilles,
Que des Bohémiens font icy des merveilles :
Si vous les consultez, peut-être ils vous diront
De quel côté vos vœux à la fin tourneront.
Envoyez les chercher.

LA COMTESSE.

Sottise toute pure!

VIRGINE.

Ils sont sçavans, dit-on, sur la bonne-avanture.

LA COMTESSE.

Par des Bohémiens éclaircir mon destin!

VIRGINE.

Comment ? vous allez bien chez Madame Voisin ?
En sçait-elle plus qu'eux ?

LA COMTESSE.

J'y vais par compagnie.

VIRGINE.

Mon Dieu, comme à beaucoup, c'est-là votre manie.
Les Femmes ont ce foible, on ne les peut tenir,
Elle courent par tout où se dit l'avenir :
Et pour une réponse ou fausse, ou veritable,
J'en sçay qui volontiers iroient trouver le Diable.
Les avertira-t-on ?

LA COMTESSE.

Fay ce que tu voudras.

VIRGINE.

Vous en riez.

SCENE

SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

HE' quoy, toujours chagrin?

LE CHEVALIER.

Helas!
Madame, ignorez-vous les ennuis qu'on me donne?
On ne le voit que trop, Olimpe m'abandonne;
Pour moy, pour mon amour, il n'est plus de secours.

LA COMTESSE.

Ecoutons les Amans, ils se plaignent toujours:
La moindre vision, un rien, une chimere,
C'est assez, leur chagrin nous en fait une affaire,
Nous sçavons mal aimer.

LE CHEVALIER.

J'ay voulu comme vous
Traiter de noir chagrin mes sentimens jalous;
Mais (& vous l'avez pû vous-même assez connoître)
Olimpe fuit si-tôt qu'elle me voit paroître:
Mon amour n'offre icy que des vœux superflus;
Depuis qu'elle est chez vous, je ne la connois plus.
Si j'obtiens qu'un moment elle souffre ma veuë,
C'est un froid qui me glace, un dedain qui me tuë;

Et sur ce qu'à toute heure elle cherche à réver,
Je soupçonne un Rival que je ne puis trouver.

LA COMTESSE.

Qu'on est fou quand on aime!

LE CHEVALIER.

Oüy, blâmez moy, Madame.

LA COMTESSE.

Quoy, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une Femme?
Et que lors qu'elle veut mettre sa flâme au jour,
Ses inégalitez sont des marques d'amour?
Souvent elle est chagrine, incommode, bizarre,
Pour voir à quoy contre elle un Amant se prepare,
Et juger de son cœur par la soumission
Où cette rude épreuve a mis sa passion.
Pour vaincre ses froideurs, il parle, il presse, il prie;
Et la paix succedant à cette broüillerie,
Ce qu'il montre de joye à se racommoder,
Acheve pleinement de la persuader.

LE CHEVALIER.

Que je devrois cherir ce qui m'arrache l'ame,
Si l'on n'avoit dessein que d'éprouver ma flâme!
Mais qui m'assurera qu'on me garde sa foy?
Qu'on ait le cœur touché de ma tendresse?

LA COMTESSE.

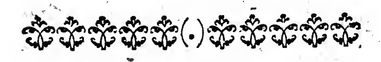
Moy.
Ne vous allarmez point, Olimpe est mon Amie;
Et quand votre esperance encor mal affermie,
Du succés de vos feux vous laisseroit douter,
J'ay quelque droit icy de me faire écouter;
Ses chagrins passeront.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez la vie,

Souffrez, lorsqu'à l'espoir cette offre me convie,
Que j'en marque ma joye, &c...

Il se met à genoux, & baise la main de la Comtesse.



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Le transport est doux.

LA COMTESSE.

Il ne me déplaît pas.

LE MARQUIS.

Que ne poursuivez-vous?
Quoyque l'usage ait mis les façons hors de mode,
Je me retireray si je vous incommode.

LA COMTESSE.

Vous le prenez d'un ton fort agreable.

LE MARQUIS.

Moy?
Je me fie à mes yeux, & crois ce que je voy.

LE CHEVALIER.

Ce sont garans mal sûrs, & souvent l'apparence...

LA COMTESSE.

Ne dites rien, de grace, il faut voir ce qu'il pense.

LE MARQUIS.

Ce que je pense ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Que pourrois-je penser ?
Il vous baisoit la main.

LA COMTESSE.

Il peut recommencer ;
Est-ce-là tout ?

LE MARQUIS.

Quoy donc, je puis être si lâche ;
Que de...

LA COMTESSE.

Continuez, j'aime assez qu'on se fâche.
Là, Monsieur le Marquis, emportez-vous ; pestez,
Je voudrois bien de vous oüir, des duretez.

LE MARQUIS.

Le respect me retient, malgré votre injustice ;
Mais au moins avoüez qu'en deux ans de service
Jamais à mon amour un traitement si doux...

LA COMTESSE.

Hé bien ; le cœur m'en dit plus pour luy que pour vous :
Croyez-vous l'empêcher, & vous en dois-je compte ?

LE MARQUIS.

M'abandonner ainsi sans scrupule, sans honte,
Aprés que tout mon cœur...

LA COMTESSE.

Et quel engagement
M'oblige de répondre à votre attachement ?
De quels sermens faussez suis-je vers vous coupable ?

Qu'ay-je promis ? Vrayment je vous trouve admirable.

LE CHEVALIER.

Madame, permettez...

LA COMTESSE.

Non, voyons jusqu'au bout;
L'emportement est noble, il faut entendre tout.

LE MARQUIS.

J'ay donc tort de me plaindre, & trop osé prétendre.

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je n'y puis rien comprendre;
Tantôt à vous oüir parler de l'Inconnu,
Je croyois que ses soins avoient tout obtenu,
Qu'à mon feu, de son cœur vous prefериez l'empire :
Maintenant...

LA COMTESSE.

Croyez-vous n'avoir plus rien à dire?

LE MARQUIS.

Non, Madame, sinon que j'avois merité,
Pour prix de ma tendresse, un peu plus de bonté.
Vous quittez l'Inconnu, vous me quittez moy-même;
Et ce qui me confond, le Chevalier vous aime,
Luy qui tantôt chagrin, & d'Olimpe jaloux...



SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

OLIMPE.

Quoy donc, le Chevalier a de l'amour pour vous,
Madame? Un si beau choix redouble mon estime,
Et ce que vous valez le rend si legitime,
Que loin de l'en blâmer, je veux bien aujourd'huy
Vous ceder tous les droits que j'eus d'abord sur luy.

LA COMTESSE.

L'effort est genereux.

LE CHEVALIER *à Olimpe.*

Et vous croyez, Madame...

OLIMPE.

Est-ce une nouveauté qu'une nouvelle flâme?
Un pareil changement est glorieux pour vous,
Il marque...

LA COMTESSE.

En verité, je vous admire tous.
Voila comme souvent sur de pures chimeres,
Pour aller un peu vîte, on se fait des affaires.
De votre froid accueil le Chevalier surpris,
M'est venu demander raison de vos mépris;
J'ay flatté son espoir, & rassuré sa flâme,
Un vif transport de joye en a saisi son ame;

Il m'a baiſé la main, embraſſé les genoux ;
Le Marquis le voyant, s'en eſt montré jaloux.
Vous l'avez entendu, voila toute l'hiſtoire.

LE MARQUIS.

Quoy, c'eſt...

LA COMTESSE.

Je vous conſeille encor de n'en rien croire.
Ne faites pas le fier de voir tout éclairci,
Je n'agis que pour moy lors que j'en uſe ainſi.

LE MARQUIS.

Mais rien n'eſt debroüillé, ſi trop de défiance
Vous fait toujours tenir votre choix en balance.
De moy, de l'Inconnu, qui le doit emporter ?

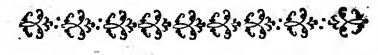
LE CHEVALIER.

Le Marquis a raiſon de s'en inquiéter ;
Et l'éclairciſſement que vous venez de faire,
Ne nous rend pas à tous le repos neceſſaire,
Puiſqu'Olimpe, bien loin de m'aimer innocent,
Fait lire dans ſes yeux l'ennuy qu'elle en reſſent.

OLIMPE.

Je n'ay point à répondre à qui ſe plaint ſans ceſſe ;
Mais voyez ce qu'icy le hazard nous adreſſe.





SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, VIRGINE, LA MONTAGNE representant un Bohemien, TROUPE DE BOHEMIENS.

Ils entrent tous au bruit des Castagnettes & des Tambours de Biscaye.

LA COMTESSE.

Pour des Bohemiens cet équipage est beau.

VIRGINE.

On les a rencontrez qui venoient au Château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La Bande est fort complete,

OLIMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis tres-satisfaite,

LA MONTAGNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris,
Où pour avoir dit des nouvelles
Assez agreables aux Belles,
On nous a fait present de ces riches habits:
Mais rien n'approche là de ce qu'on voit paroitre,

Où vos divins attraits cessent d'être cachez:
Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maî-
tre,
Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions con-
noitre
Combien nous en sommes touchez.

Toute la Troupe de Bohemiens donne des marques d'admiration, par une figure qu'elle fait en regardant la Comtesse.

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLIMPE.

Et fort bien ordonnée.
Par tout où vous irez le prix vous est certain;
Mais voyez cette belle main,
Et nous dites à qui l'Amour l'a destinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puisque vous le voulez, il faut y consentir.

LA MONTAGNE.

Comme nous sommes gens de qui la connoissance
Sçut de l'erreur toujours se garantir,
C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assu-
rance,
Les autres ne font que mentir.
Dans vos plus grands projets vous serez tra-
versée:
Mais en vain contre vous la brigue emploira tout;
Vous aurez le plaisir de la voir renversée,
Et d'en venir toujours à bout.
Vous avez quelquefois de flateuses manieres,
Qui seroient pour l'espoir un motif bien pressant,
Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres,
Qui le font mourir en naissant.

Cette ligne qui croise avec celle de vie,
Marque pour votre gloire un murmure fatal:
Sur des traits ressemblans on en parlera mal,
Et vous aurez une copie
Qui vous fera croire l'Original
D'un honneur ennemy de la ceremonie.
N'en prenez pas trop de chagrin:
Si votre gaillarde figure
Contre vous quelque temps cause un fâcheux murmure,
Un tour de Ville y mettra fin,
Et vous rirez de l'avanture.
Votre cœur est brigué par quantité d'Amans:
Mais le premier de tous pourroit s'en rendre maître,
Si le dernier, sans se faire connoître,
Ne vous inspiroit pas de tendres sentimens:
Cependant vous aurez beau faire,
Même prix, même gloire est acquise à leurs feux,
Vous les épouserez tous deux,
C'est du Destin un Decret necessaire.

LA COMTESSE.

Tous deux!

OLIMPE.

Si pour constant ce Decret est tenu,
Madame, du Marquis nous demandons la vie,
Il vous a le premier servie:
Quand vous serez veuve de l'Inconnu,
Vous pourrez l'épouser, s'il vous en prend envie.

LE MARQUIS.

Non, non, je prens sur moy le soin de démentir
La necessité du Veuvage.

LA COMTESSE.

Laissons-là tout ce badinage,

Et songeons à nous divertir ;
Point de mort, ny de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur rapport ne peut rien que sur les scrupuleux,
Qui s'en font un fâcheux augure.

OLIMPE.

Et ces Enfans qu'ils menent avec eux,
Disent-ils la bonne avanture ?

PETIT BOHEMIEN.

Croyez vous qu'on nous mene en vain ?
Si vous voulez, je vous diray la vôtre.

OLIMPE.

Je vous écouteray plus volontiers qu'un autre,
Venez, j'abandonne ma main.

PETIT BOHEMIEN.

Pour découvrir plus à mon aise
Ce que j'y vois de plus caché,
Avant toute autre chose, il faut que je la baise,
C'est là ce que je mets toujours à mon marché.

OLIMPE.

Il peut garder son privilege,
Sans qu'on songe à le contester.

PETIT BOHEMIEN.

Il est doux de vous en conter :
Mais il faut se garder du piége ;
Vous êtes fine, fine, & vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'ame.
Un Amant declaré brûle pour vos appas :
Mais comme un autre en secret vous enflâme ;
De ce premier, ma bonne Dame,
Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez, Madame, un Enfant vous accuse ;
Condamnez mon jaloux dépit,

OLIMPE.

A faire un conte en l'air l'âge luy sert d'excuse,
Il parle comme il peut, sans sçavoir ce qu'il dit.

LA COMTESSE.

Chevalier, les jaloux souvent se font haïr,
Finissez; & prions quelqu'une de la bande,
Puisque nous avons le loisir,
De danser une sarabande.

LA BOHEMIENNE.

La belle Comtesse commande,
Nous faisons gloire d'obéir.

On danse.

Melle DESMARRES en Bohemienne, *chante.*

Un Inconnu pour vos charmes soûpire,
Son sort égaleroit celuy des Dieux,
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux,
Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux,
Les soins qu'il prend de vous le faire dire.

Sur son destin que faut-il qu'il apprenne,
D'un tendre aveu soulagez le soucy
D'un cœur en peine
D'être éclaircy;
Nous disons la bonne avanture icy,
Ne pourrons-nous l'instruire de la sienne?

Me

Mr PONTEUIL, en Bohemien,

Belles qui voulez apprendre
Quelle fortune vous aurez,
Ne pouvez-vous pas pretendre
A celle que vous voudrez ?
Il est un sort qui de vous doit dépendre,
D'heureux destins
Sont en vos mains,
C'est à vous de les faire ; à nous de les attendre.

LA COMTESSE.

J'admire également & la voix & la dance,
Il n'est rien dont par-là vous ne veniez à bout ;
Et vous meritez tous que pour reconnoissance,

LA BOHEMIENNE.

Vous avoir divertie est une récompense
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un present...

LA BOHEMIENNE.

Non, Madame, de grace ;
Reservez vos presens, & nous laissez aller.

OLIMPE.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine, & que l'on fasse
Tout ce qui se pourra pour les bien regaler.



SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Pour des gens de leur sorte, il n'eſt pas ordinaire
D'agir ainſi ſans interêt.

LE CHEVALIER.

C'eſt-là ce qui n'arrive guére :
Mais n'ay-je point deviné ce que c'eſt ?
Ils vous auront volée, & dans la juſte crainte
De ſe voir ſur le fait honteuſement ſurpris,
Leur generoſité peut-être eſt une feinte
Pour cacher ce qu'ils vous ont pris ;
Ils ont la main ſubtile, & l'un d'eux, ce me ſemble,
S'eſt aſſez approché de vous.

LA COMTESSE.

J'ay peine.. Mais ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Seroit-ce un de leurs coups ?
Et vous ay-je dit vray ?

LE MARQUIS.

J'en tremble.

LA COMTESSE.

Non, c'eſt leur faire tort, qu'avoir ces ſentimens ;
Mais voyez ce que je rencontre,
Un Billet, avec cette Montre.

OLIMPE.

Quel éclat ! ce ne sont par tout que Diamans.

LA COMTESSE *lit.*

Puis que l'excés de ma tendresse
Rend mes jours par vous seule ou plus, ou moins char-mans,
Souffrez que cette Montre, ô Divine Comtesse,
Vous en offre tous les momens.

Qu'elle avance, qu'elle demeure,
Consultez-la souvent, si mon feu vous est doux:
Qu'elle heure qu'elle marque, elle marquera l'heure
Où vous m'aurez auprés de vous.

O Ciel que de galanterie !
Jamais par cette voye a-t-on fait des presens ?
Se servir pour cela de gens
Qui mettent à voler toute leur industrie.
Rappellez-les, allez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

VIRGINE.

Madame, il n'est plus temps ;
J'ay descendu, couru, les ay priez d'attendre,
Ils n'ont rien voulu m'accorder.

LA COMTESSE.

Mais la Montre, je la veux rendre,

OLIMPE

Pour moy, je la voudrois garder,
L'Inconnu le merite, & tout ce qui se passe
Montre un cœur à vos loix si bien assujetty.

LA COMTESSE.

Vous êtes fort dans son Party.

LE MARQUIS.

Laissons-là l'Inconnu, de grace.

LA COMTESSE.

Le Marquis est chagrin, d'avoir veu malgré luy
Un divertissement que son amour redoute;
Il ne le croyoit pas de son Rival.

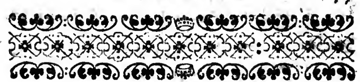
LE MARQUIS.

Sans doute,
Je me serois épargné cet ennuy.

LA COMTESSE.

Il peut encor trouver lieu de s'accroître;
Mais faisons un tour de Jardin;
Et comme l'Inconnu cache trop son destin,
Cherchons à le forcer de se faire connoître;
L'avanture embarrasse, & j'en veux voir la fin.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.



NE me le cachez point, vous voilà resoluë ;
L'Inconnu seul vous touche, & ma perte est concluë.

LA COMTESSE.

Vous montrer de votre ombre à toute heure jaloux,
Ce n'est pas le moyen de m'attacher à vous.
L'Inconnu s'y prend mieux ; sans contraindre mon ame,
Par les plus tendres soins il fait parler sa flâme ;
Et peut-être ay-je tort de vouloir plus long-temps
Que mon cœur se refuse à des feux si constans.

LE MARQUIS.

Hé bien, il faut ceder : mais ce qui me console,
Quand à votre bonheur ma passion s'immole,

C'est qu'au moins je pourray, malgré mes feux jalous,
Montrer qu'en vous aimant, je n'ay cherché que vous.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyois pas l'ame si genereuse.

LE MARQUIS.

L'Inconnu vous merite, il faut vous rendre heureuse.

LA COMTESSE.

Le coup vous touchera plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

N'importe, vous vivrez contente, & c'est assez.
En deux ans je n'ay pû réussir à vous plaire;
Aprés un mois de soins, l'Inconnu l'a sçu faire;
Votre penchant pour luy ne peut se démentir,
Je voy qu'il vous emporte, il faut y consentir.

LA COMTESSE.

Vous le dites d'un air si plein de confiance,
Qu'il semble...

LE MARQUIS.

Je le dis, parce que je le pense.

LA COMTESSE.

Un si beau sacrifice est digne d'un Amant;
Mais d'où vient que tantôt vous parliez autrement?
Inquiet, allarmé, vous me faisiez un crime
De ce que l'Inconnu m'avoit surpris d'estime.
Le loüer, c'étoit faire outrage à votre foy.

LE MARQUIS.

C'est qu'alors mon amour ne regardoit que moy;
Il a veu son erreur; & la secrette honte
D'écouter pour luy-même une chaleur trop prompte,
L'a rendu si conforme à tout ce qui vous plaît,
Qu'il fait de vos desirs son plus cher interêt.

LA COMTESSE.

C'est trop ; pour l'Inconnu je les feray paroître ;
Je dois cherir sa flâme ; & dés demain peut-être,
Puisque c'est pour vos vœux un spectacle si doux,
Vous aurez le plaisir de le voir mon Epoux.

LE MARQUIS.

J'auray ce plaisir ?

LA COMTESSE.

Oüy, rien n'y peut mettre obstacle ;
Mon choix sera pour luy.

LE MARQUIS.

J'attendray ce miracle.
Ainsi donc le voyant, d'abord vous l'aimerez ?

LA COMTESSE.

Si je ne l'aime pas, vous m'en accuserez.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

HE' bien ? Olimpe ?

LE CHEVALIER.

En vain ma passion se flate ;
Toujours même fierté dans sa froideur éclate ;
Et ce qui rend sur-tout mon esprit abatu,
C'est ce qu'elle m'a dit, & que je vous ay tû.
Si je veux qu'elle soit favorable à ma flâme,
Il faut pour l'Inconnu que je touche votre ame ;

Je ne puis être heureux, s'il n'obtient votre foy.

LA COMTESSE.

Et contre le Marquis vous prenez cet employ?
C'est trahir l'amitié qui vous unit ensemble.

LE CHEVALIER.

A vous parler ainsi, je l'avoüray, je tremble,
Et me tairois encor, si l'aveu du Marquis
Ne m'autorisoit pas à ce que je vous dis.
Sûr que rien ne peut nuire à son amour extrême;
A satisfaire Olimpe il m'a porté luy-même,
Et j'auray tout gagné si je puis obtenir
Que vos bontez pour moy la daignent prevenir.
Dites luy qu'envers vous j'ay tout fait pour luy plaire.

LE MARQUIS.

Madame...

LA COMTESSE *au Marquis.*

Je commence à percer le mystere;
Olimpe au Chevalier fait paroître à vos yeux
Tout ce qu'a le mépris de plus injurieux;
A servir l'Inconnu son adresse l'engage;
Et loin de murmurer d'un si sensible outrage,
A ce même Inconnu, faussement genereux,
Vous-même vous osez sacrifier vos feux?
Chevalier, je ne sçay si je me fais entendre:
Mais le nœud de l'intrigue est facile à comprendre;
Olimpe & le Marquis, l'un de l'autre charmez,
Me craignent pour obstacle à leurs cœurs enflâmez.

LE CHEVALIER.

Le Marquis aimeroit Olimpe?

LE MARQUIS.

Moy, Madame,
Vous le croyez?

LE CHEVALIER.

L'Ingrat ! il trahiroit ma flâme !
Olimpe à qui mes soins tendrement attachez...
Ah, si je le croyois...

LA COMTESSE.

Quoy, vous vous en fâchez?
Vous regretez un cœur que l'inconstance entraîne?
Vous en plaignez la perte ? Il n'en vaut pas la peine.
Faites mieux, dédaignez ce manquement de foy;
On nous quitte tous deux, riez-en comme moy;
Vous m'en voyez déja tellement consolée,
Que si...

LE CHEVALIER.

Des trahisons c'est la plus signalée,
Le Marquis !

LA COMTESSE.

A quoy bon ces mouvemens jaloux?

LE CHEVALIER.

Je sors, pour ne me pas échapper devant vous;
Mais en vain votre exemple à souffrir me convie,
Avant qu'il m'ôte Olimpe il m'ôtera la vie;
C'est à luy d'y penser.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Allez, ne craignez rien,
Quelque emporté qu'il soit, je l'appaiseray bien.

Pour Olimpe, je croy que l'on ignore guére
Que j'ay quelque pouvoir sur l'esprit de sa mere.
Je l'employray pour vous ainsi que je le doy.

LE MARQUIS.

Vous avez de la joye à mal juger de moy.

LA COMTESSE.

Je n'en juge point mal, Olimpe est jeune & belle,
Et quoy qu'on risque un peu d'aimer une infidelle,
Elle a de quoy vous faire un destin assez doux,
Mais je douterois fort qu'elle pût être à vous.

LE MARQUIS.

Moy? je n'y pretens rien.

LA COMTESSE.

Mettons bas l'artifice.

LE MARQUIS.

Madame, quelque jour vous me rendrez justice.

LA COMTESSE.

Je vous la rends entiere; & pour vous obliger,
A choisir l'Inconnu j'ay voulu m'engager.

LE MARQUIS.

C'est à quoy vous seriez peut-être un peu moins
prompte,
Si vous preniez l'avis de Monsieur le Vicomte.
Le voicy qui paroît.



SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

HE' bien, mon Rapporteur ?

LE VICOMTE.

J'ay, pour le convertir, parlé mieux qu'un Do-
ēteur,
Et n'ay pas, Dieu mercy, mal employé mes peines,
Il ne vous vuidera de plus de trois semaines,
Et pour solliciter il vous donne le temps
D'attendre le retour de nos deux Arcs-boutans :
Par là, n'en doutez point, votre affaire est gagnée.

LA COMTESSE.

Je puis donc de Paris me tenir éloignée ?

LE VICOMTE.

De Paris ? vous avez, la chose allant ainsi,
Encor quinze grands jours à demeurer icy ;
Goûtez-y les plaisirs que donne la verdure.
Mais il faut vous conter quelle est mon avanture ;
Voyez m'en rire encor.

LA COMTESSE.

Cela ne va pas mal.

LE VICOMTE.

Il n'est rien si plaisant.

LE MARQUIS.

Le franc Original !

LA COMTESSE.
Enfin cette Avanture ?
LE VICOMTE.
Elle est aussi gaillarde. . :
LA COMTESSE.
En rirez-vous toujours ?
LE VICOMTE.
La chose vous regarde ;
C'est à vous là dessus à vous l'imaginer.
Devinez-la.
LA COMTESSE.
Jamais je ne sçus deviner,
On me dit tout au long ce qu'on veut que je sçache.
LE VICOMTE.
On croit duper les gens, à cause qu'on se cache ;
Mais j'ay si bien tourné, que j'y suis parvenu.
LA COMTESSE.
A quoy ?
LE VICOMTE.
Vôtre Inconnu ne m'est plus inconnu.
LE MARQUIS *bas.*
M'auroit-il découvert ?
LA COMTESSE.
Vous pourriez le connoître ?
LE VICOMTE.
Moy, qui vous parle, moy.
LE MARQUIS.
Cela ne sçauroit être ;
LE VICOMTE.
Non, parce qu'il vous plaît que cela ne soit pas.
Son amour fait honneur sans doute à vos appas ;
C'est, sans luy faire tort, une aussi franche bête. . :
LE MARQUIS.
Comment ? vous l'avez veu ?

LE VICOMTE.

Des pieds jusqu'à la tête,
Il est basset, grosset, a les yeux hebétez.

LA COMTESSE.

Mais où cette rencontre, & comment ?

LE VICOMTE.

Ecoutez.
Révant à vos beautez dont j'avois l'ame pleine,
Je me suis égaré dans la forêt prochaine,
Et voulant accourcir, mon cheval m'a mené
Dans le sentier confus d'un endroit détourné.
Quelques pas me montroient une route tracée,
J'ay suivi, tant qu'enfin une Tente dressée
M'a fait apprehender le plus grand des malheurs;
J'ay cru qu'elle servoit d'Auberge à des Voleurs.

LE MARQUIS.

La peur prendroit à moins. Dans un Bois! une Tente!

LE VICOMTE.

Tout-franc, la vision n'est point divertissante.

LA COMTESSE.

Ainsi donc la frayeur a bien fait son devoir?

LE VICOMTE.

J'aurois été fâché de mourir sans vous voir;
Car pour du cœur, je crois que j'en avois de reste.
Mais j'ay bientôt sorti d'un doute si funeste.
Mon Cheval tout-à-coup s'élançant malgré moy,
J'ay connu mon erreur, & ry de mon effroy.
Au lieu de Mousquetons, j'ay veu dans cette Tente
Les apprêts differens d'une Fête galante;
Et ceux qui la gardoient, de mon abord surpris,
Parloient certain jargon, où je n'ay rien compris.
C'étoient, pour la plûpart, visages à la Suisse;
Chacun, selon son Rôle, avoit là son office;
L'un, d'un Bohemien quittoit l'habillement;

L'autre, d'un Coiffure ajustoit l'ornement ;
Force mains autour d'eux paroissoient occupées
A noüer des Rubans sur des branches coupées.
J'ay dans un certain coin remarqué le debris
D'une Colation qui valoit bien son prix,
Grands Citrons, Fruits exquis, Confitures choisies.
J'ay veu des Violons, des Lustres, des Bougies.
J'ay veu... là, des... enfin j'ay tant veu, que jamais
On n'eut tant d'attirail dans les plus grands Balets.
J'ay donné droit au but, & deviné l'affaire.
Mais pour mieux m'éclaircir, panché vers l'un d'eux : *Frere*,
Ay-je dit, *n'a-t-on pas preparé tout cecy*
Pour un certain Château qui n'est pas loin d'icy ?
Je l'embarrassois fort, il ne sçavoit que dire :
Mais c'étoit dire assez, que se taire & soûrire.
Je luy serrois toujours le bouton de fort prés,
Quand, comme si le chose eût été faite exprés,
Ce Grosset, ce Basset, commençant à paroître ;
Vous êtes curieux, parlez à notre Maître,
Le voila, m'a-t-il dit, *tout-à-propos venu.*
N'ayant point à douter qu'il ne fût l'Inconnu,
J'ay contemplé long-temps sa grotesque figure ;
Il avoit sur son nez jetté sa chevelure ;
Et pour embarrasser mon curieux soucy,
Sous une fausse barbe il cachoit tout cecy.
Alors plein d'un chagrin que d'assez justes causes...
Madame, pardonnez si j'ay poussé les choses ;
Quand on voit qu'un Rival cherche à se rendre heureux,
Et qu'on peut l'épargner, on n'est guére amoureux.

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous donc fait ?

LE VICOMTE.

Ce que j'ay fait ? Silence,

Je diray tout par ordre, un peu de patience.
J'ay demandé d'où vient qu'il campoit dans ce
Bois ?
Pourquoi la fausse barbe? Enquis deux & trois fois,
Et pressé de parler, plus il se vouloit taire ;
Pourquoy je campe icy ? qu'en avez-vous à faire ?
C'est mon plaisir, m'a-t-il sottement répondu.
Alors d'un grand coup d'œil qu'il a bien entendu,
Luy marquant fierement que je l'allois attendre,
Je me suis éloigné.

LE MARQUIS.

C'étoit fort bien le prendre.

LE VICOMTE.

Me battre là ! par-tout j'aurois été blâmé,
Il avoit vingt Valets qui m'auroient assommé.

LE MARQUIS.

Il est bon quelquefois de voir comme on se fâche.

LA COMTESSE.

Et qu'est-il arrivé ?

LE VICOMTE.

Je n'ay trouvé qu'un lâche,
Qu'un farouche Animal, sans cœur & sans vertu,
Qu'un... cela fait pitié.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc battu ?

LE VICOMTE.

Vous me la baillez bonne ; il s'est en bête fiere,
Tenu clos & couvert toujours dans sa taniere ;
Et moy, m'étant lassé de l'attendre à l'écart,
D'un coup de Pistolet j'ay marqué mon depart.

LE MARQUIS.

C'est pousser la bravoure aussi loin...

LE VICOMTE.

Sur mon ame ;
Tout y va, quand il faut déguainer.

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE VICOMTE, VIRGINE.

OLIMPE.

AH, Madame,
J'ay trouvé l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Vous ?

OLIMPE.

Ouy moy, dans ce Bois

LE VICOMTE.

Justement.

OLIMPE.

Vous sçavez que j'y vais quelquefois,

LE VICOMTE.

Le plaisant personnage ! il vous a bien fait rire.

OLIMPE.

Luy ?

LE VICOMTE.

Sansdoute. Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

OLIMPE.

Jamais je n'ay rien veu de si...

LE VICOMTE.

Tranchez le mot.
De si bête ?

OLIMPE.

Comment ?

LE VICOMTE.

Quoy, ce n'est pas un Sot ?

OLIMPE.

Quels contes vous fait-il ?

LA COMTESSE.

Ecoutons-la, de grace.

LE VICOMTE.

Qu'elle parle à son aise, aprés je retiens place.

LA COMTESSE.

Vous aurez audiance à votre tour.

LE VICOMTE.

Tant mieux.

OLIMPE.

J'ay peine à croire encor au rapport de mes yeux.
Je révois dans le Bois, quand pour joüir de l'ombre,
M'avançant lentement vers l'endroit le plus sombre,
Je trouve un Cavalier, qui surpris de me voir,
Me rend d'un air civil ce qu'il croit me devoir.
Quels traits pourront suffire à luy rendre justice ?
Peignez-vous Adonis, figurez-vous Narcisse,
Et tout ce que jamais on vanta de plus beau,
C'est ne vous en offrir qu'un imparfait tableau.
Je voudrois l'ébaucher, & n'en suis point capable;
Il a le port divin, la taille incomparable,
Et le Ciel pour luy seul semble avoir reservé
Ce qu'il eut de plus rare & de plus achevé.
Il marchoit tout réveur, & m'ayant apperçuë,
Il a voulu d'abord se soustraire à ma veuë:
J'en ay compris la cause; & pour ne perdre pas
L'heureuse occasion de sortir d'embarras,
Je voy par quel soucy vous suivez cette Route,
Une aimable Comtesse en est l'objet sans doute,

Ay-je dit. A ce nom surpris, troublé, confus;
Il m'a parlé long-temps en termes ambigus.
J'ay remis le discours sur l'aimable Comtesse,
Et menagé son trouble avecque tant d'adresse,
Que trahi par luy-même, il n'a pû me cacher
Qu'il étoit l'Inconnu que vous faites chercher:
Mais son nom est encor ce qu'il s'obstine à taire.
J'ay voulu l'amener, & je ne l'ay pû faire,
Il ne paroitra point, qu'il ne puisse juger
Que son attachement ait sçû vous engager.
Sa conversation ravit, enchante, enleve,
Sa personne commence, & son esprit acheve.
Que ne m'a-t-il point dit du bonheur qu'il se fait
De ressentir pour vous l'amour le plus parfait?
Ses manieres en tout sont douces, agreables;
Et si nous nous trouvions encor au temps des Fables,
Je croirois que pour vous quelque Dieu tout exprès
Seroit venu du Ciel habiter ces Forêts.
Quand pour un tel Amant on prend de la tendresse,
Si c'est foiblesse en nous, l'excusable foiblesse!

LE VICOMTE.

Vous peignez assez bien, le Portrait n'est pas mal,
Les traits beaux, mais neant pour son Original.
J'ay veu l'Inconnu, moy, le vray, ce qui s'appelle
L'Inconnu regalant; le vôtre, bag telle!
C'est un Fourbe qui veut causer de l'embarras!

OLIMPE.

Tout Rival est suspect, on ne vous croira pas.

LA COMTESSE.

Mais le Vicomte a veu des marques de la Fête;
Les mêmes gens qu'icy...

LE VICOMTE.

J'ay veu de plus la Bête,

Le tres-vilain Monſieur...

OLIMPE.

Il ne ſçait ce qu'il dit.

Soit qu'on s'attache au Corps, ſoit qu'on cherche l'Eſprit,

L'Inconnu paſſe tout ce qu'il faut qu'on attende....

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MONTAGNE repreſentant un Comedien, VIRGINE, CASCARET.

CASCARET.

MAdame.

LA COMTESSE.

Que veut-on?

CASCARET.

Un Monſieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'eſt, Virgine, & l'amenez icy.

VIRGINE.

Je n'iray pas bien loin, Madame, le voicy.

LA MONTAGNE *repreſentant un Comedien.*

Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paroître

Devant Leurs Majeſtez, je croirois mal connoître

Ce que l'on doit, Madame, à votre qualité,

Si m'étant pour ce soir dans le Bourg arrêté,
Je ne vous venois pas faire la reverence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à votre complaisance:
Mais ne sçachant à qui...

LE COMEDIEN.

Je suis Comedien,
Madame.

LE VICOMTE *l'embrassant.*

Ah, Serviteur. Ne vous manque-t-il rien
Pour nous pouvoir icy donner la Comedie?

LE COMEDIEN.

Non, Monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque Piece applaudie,
Où l'employ des Acteurs répondît...

LE COMEDIEN.

Laissez nous
Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous?

LE COMEDIEN.

Nous, Circé? Non, Monsieur; Paris seul est capable...

LE VICOMTE.

Les Singes m'y charmoient, leur Scene est admirable.

OLIMPE.

C'est-là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE *au Comedien.*

Et comment joüerez-vous?

LE VICOMTE.

Avec des Paravents.

LE COMEDIEN.

Un moment suffira pour dresser un Theatre.

OLIMPE.

La Comedie enchante, & j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes passions ;
On y pleure, & je hais les lamentations.

OLIMPE.

Vous étes gay.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête,
Je ris toujours.

LE COMEDIEN.

Tandis que la Troupe s'apprête ;
Nous avons parmy nous des voix dont on fait cas ;
Vous plaît-il les oüir ?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas ?

LE VICOMTE.

Ce debut de Chanteurs servira de Prologue.

LE COMEDIEN *aux Acteurs Musiciens.*

Avancez. Vous allez entendre un Dialogue
Dont j'ay veu jusqu'icy tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voyons ce Dialogue.

LE COMEDIEN.

Il est fort estimé.



DIALOGUE chanté par Monsieur & Mademoiselle Sallé, vêtus en Berger & en Bergere, sous le nom d'Alcidon & d'Aminte.

AMINTE.

Berger, vous sçavez le mystere
Que je brûle de découvrir,
Un Inconnu cherche à me plaire,
Des feux cachez ne peuvent m'attendrir.
Ou qu'il cesse de se taire,
Ou qu'il songe à se guerir.

ALCIDON.

Vous aimez à voir souffrir,
Il n'est point de Bergere
Plus cruelle & plus fiere.
Qu'à vos yeux l'Inconnu s'ose offrir,
Vous le trouverez temeraire,
Et vous le laisserez mourir.

AMINTE.

Ou qu'il cesse de se taire,
Ou qu'il songe à se guerir.

ALCIDON.

L'Amour est un Dieu charmant,
Qui pour plaire n'a qu'à paroître;
Mais il s'offre à vous vainement,
Dans votre cœur sa flâme ne peut naître.
Si sous un long déguisement
Un Inconnu cherche à s'en rendre maître,
Pourquoy chercher à connoître l'Amant,
Quand l'Amour est un Dieu qu'on ne veut pas connoître?

AMINTE.

Pour un invisible
Quel cœur est sensible ?
Il soupire inutilement.
Pour un invisible
Quel cœur est sensible ?
Prend-on de l'amour sans connoitre l'Amant?

ALCIDON.

D'un doux sourire,
D'un tendre espoir ;
Flatez son martyre,
Vous allez voir
Qu'il brûle de dire
Ce secret qu'il fait tant valoir.

AMINTE.

Ah ! s'il brûle de m'en instruire,
Adieu Berger, adieu, je n'en veux rien sçavoir.

OLIMPE.

Madame, aprés cela que l'Inconnu hasarde
De se faire connoître.

LE VICOMTE.

Oh vrayment, il n'a garde;
Mais aux air serieux je prens peu de plaisir.

LE COMEDIEN.

Ils en sçavent de gays, vous n'avez qu'à choisir.

Air chanté par Mademoiselle SALLE'.

Profitons des plaisirs
Que l'amour nous presente.
De ses tendres desirs,
Il n'est point d'ame exempte,
La moins diligente
Perd le meilleur temps;

Et telle est prude à quinze ans,
Qui devient coquette à trente.

Air chanté par Mr SALLE'.

On ne sçauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire.
Si l'on n'est pas amoureux
On ne sçauroit être heureux :
Sans amour on ne plaît guére,
On ne sçauroit être heureux,
Si l'on n'a pas l'art de plaire,
L'on ne sçauroit être heureux
Si l'on n'est pas amoureux.

LE VICOMTE.

Morbleu que je le suis ?

OLIMPE.

La Chanson est jolie.
Mais en chantant toujours, le Theatre s'oublie.

LE COMEDIEN.

J'en auray soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler,
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.

SCENE VII.

OLIMPE, LE MARQUIS.

OLIMPE.

Si j'ay de l'Inconnu vanté l'amour extrême,
Vous n'en devez, Marquis, accuser que vous-même ;

Je

Je ne l'aurois pas fait, si vous ne m'aviez dit
Que cet amour n'a rien qui vous gêne l'esprit,
Et que las d'étaler une vaine tendresse,
Vous luy verriez sans peine épouser la Comtesse.

LE MARQUIS.

Madame, je l'ay dit, & ne m'en dedis pas,
Leur union pour moy ne peut manquer d'appas,
Je trouve en cet hymen tout ce que je souhaite:
Mais pour m'en rendre encor la douceur plus parfaite,
J'ose vous demander une grace.

OLIMPE.

Parlez,
Je veux dés ce moment tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Vous servez l'Inconnu, promettez-moy, Madame,
Qu'aprés que la Comtesse aura payé sa flâme,
Vous prendrez un époux de ma main.

OLIMPE.

Doutez-vous
Que je n'en fasse pas mon bonheur le plus doux?

LE MARQUIS.

Je crains, quand vous sçaurez...

OLIMPE.

Cette crainte est frivole;
Fiez-vous-en à moy, je vous tiendray parole;
Et pour pouvoir plûtôt répondre à vos desirs,
L'Inconnu n'a que trop poussé de vains soupirs,
Je veux que dés demain la Comtesse le voye.

LE MARQUIS.

Mais par où l'informer...

OLIMPE.

J'en trouveray la voye;
Il n'est pas difficile; & si j'en juge bien,
Le Comus de tantôt fait le Comedien.

A la taille, à la voix, j'ay cru le reconnoître;
Je pretens luy donner un Billet pour son Maître,
Qui luy fera sçavoir, que galant, amoureux,
Il n'a qu'à se montrer pour devenir heureux.

LE MARQUIS.

Mais si de son Portrait la Comtesse ébloüie,
Se plaint, en le voyant, d'avoir été trahie?
Car vous aurez plus dit...

OLIMPE.

Il est vray, j'ay voulu
Fixer en sa faveur son cœur irresolu:
Mais un Homme galant remplit toujours sans peine
L'attente qu'en fait naître une estime incertaine,
Et la Comtesse en luy...

LE MARQUIS.

Parlons sans le flater.
Luy trouvez-vous assez de quoy la meriter?
Est-ce un Homme si rare, & pour qui la nature...

OLIMPE.

Ne m'en demandez point une exacte peinture,
Il suffit que dans peu le succés fera foy
Que vous avez sujet d'être content de moy.

LE MARQUIS.

Je le connois, Madame, & ne puis trop vous dire...

OLIMPE.

Vous sçavez quel Billet j'ay resolu d'écrire;
Avant la Comedie, il est bon qu'il soit prêt.
Quittons-nous un moment.

LE MARQUIS.

Je veux ce qui vous plaît.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, VIRGINE.

VIRGINE.

OLIMPE s'abusant, vous en êtes coupable.

LE MARQUIS.

Mais je ne luy dis rien qui ne soit veritable.
Voy ce qu'à l'Inconnu pour hâter son espoir,
Par nos Comediens elle faisoit sçavoir.

POUR LE GALANT INCONNU.

Vos manieres pour notre aimable Comtesse sont si engageantes, que je n'ay pû me deffendre d'entrer dans vos interêts. J'ay feint que je vous avois rencontré dans le Bois, où vous m'aviez fort exageré la passion que vous avez pour elle, & j'en ay pris occasion de faire de vous une peinture qui ne vous a pas nuy dans son cœur. Il est à vous si

vous vous hâtez de le venir demander. Profitez de l'avis que je vous donne. Il m'est important que vous ne differiez pas davantage à vous découvrir, & vous devez peut-être assez au soin que je prens de faire reüssir votre amour, pour faire au plûtôt ce que je souhaite.

VIRGINE.

C'est-là contre soy-même employer son adresse.

LE MARQUIS.

Je l'en plains : mais dy-moy, que pense la Comtesse ?

VIRGINE.

Tout ce qu'on peut penser dans un dépit jaloux.
Elle en a mieux senti l'amour qu'elle a pour vous;
Et quoyqu'elle deguise en quel trouble la jette
L'ardeur que vous montrez de la voir satisfaite,
Elle ne peut souffrir le feint détachement
Qui semble la ceder aux vœux d'un autre Amant.
Ainsi ne doutez point que vous montrant pour elle,
Contre son esperance, & galant, & fidelle,
Elle n'accorde enfin à de si tendres feux,
Le doux contentement qui vous doit rendre heureux.

LE MARQUIS.

L'ordre est déja donné pour me faire connoître;
Aprés ce qu'on a sçu, je dois enfin paroître :
Mais avant qu'en venir à l'éclaircissement,
Mon Valet a pris soin d'un divertissement
A quoy ne s'attend pas notre aimable Comtesse.
Aprés je parleray. Tu vois que tout m'en presse;
Malgré moy dans le Bois on iroit rechercher
Des veritez qu'en vain je pretendrois cacher;
On sçait par le Vicomte où la Tente est dressée.

VIRGINE.

Et notre Chevalier ?

LE MARQUIS.

Sa colere est passée.
L'amour par l'esperance est bientôt adoucy.

VIRGINE.

Il n'a pû voir pourtant qu'Olimpe...

LE MARQUIS.

La voicy.
Laissez-nous un moment.

SCENE II.

OLIMPE, LE MARQUIS.

OLIMPE.

Ma joye est sans seconde ;
Marquis, & grace au Ciel tout va le mieux du monde.
Notre Comedien, comme je l'avois cru,
S'est trouvé l'un de ceux qui servent l'Inconnu ;
Il a pris mon Billet, & l'envoye à son Maître,
Seur, dit-il, que demain il se fera connoître.

LE MARQUIS.

Le terme n'est pas long.

OLIMPE.

Pour moy, j'ay supposé
Qu'il a suivi la Troupe en habit deguisé.
L'entreprise par luy ne seroit pas frivole.

LE MARQUIS.

Si dans la Comedie il avoit pris un Rôle ?
Mais vous en connoissez le visage.

OLIMPE.

Il ne faut
Qu'un leger changement pour me mettre en défaut.

LE MARQUIS.

Qu'il vienne, c'est à luy de se tirer d'affaire.

OLIMPE.

Je ne parleray point, & le laisseray faire :
Mais s'il est bien reçu, vous empêcherez-vous,
Quoyque vous m'ayez dit, d'en paroître jaloux ?

LE MARQUIS.

Madame...

OLIMPE.

Il ne vous faut que deux mots de tendresse,
Pour faire de nouveau balançer la Comtesse ;
Je crains de votre cœur le dangereux retour.

LE MARQUIS.

Non, si de l'Inconnu je traverse l'amour,
Me punisse le Ciel : mais j'ay bien lieu de craindre
Que de moy son bonheur ne vous force à vous plaindre,
Et qu'aprés son hymen vous n'accusiez ma foy...

OLIMPE.

Répondez-moy de vous, je vous repons de moy.
Mais la Comtesse vient.



SCENE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, VIRGINE, OLIMPE, LE MARQUIS.

LE VICOMTE.

Si mon cœur...

LA COMTESSE.

Je vous prie,
Point d'amour aujourd'huy, voyons la Comedie.
Sont-ils prêts à joüer?

LE CHEVALIER.

Ils repassent leurs Vers;
S'ils n'ont un peu de temps, tout ira de travers.

LE VICOMTE.

Avant que de les voir, si vous m'en voulez croire,
Nous souperons; je sçay quelques Chansons à boire,
Où le Verre à la main, je vaux mon pesant d'or,
Dieu me damne. Aprés tout, la joye est un Tresor,
J'en fais provision en quelque lieu que j'aille.

LE MARQUIS.

C'est bien fait.

LE VICOMTE.

Vous ferez *Chorus*, vaille que vaille;
Je donneray le ton.

LA COMTESSE.

Quelle cervelle!

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, VIRGINE, OLIMPE, LE MARQUIS, LA MOMTAGNE en Comedien.

LA COMTESSE.

HE' bien ;
Serez-vous bien-tôt prêts.

LE VICOMTE.

Sur-tout, Comedien ;
Puisqu'à nous divertir tout votre soin s'applique,
En un mot comme en cent, point de Piece tragique,
Le Serieux me pût, & je hais ces grands mots
Qu'un Auteur empoulé fait dire à ses Heros.
Pour qui veut, comme il faut, goûter la Comedie,
Vive, vive morbleu, quelque Crispinerie,
J'aime tous les Crispins, il faut en faire choix ;
J'ay veu le Medecin, je croy, plus de cent fois,
Ce Pendu qu'on étend sur la Table, il m'enchante.

LE MARQUIS.

C'est avecque justice.

LE VICOMTE.

Et cet autre qui chante,
Fa, sol, fa, sol, fa, re, mi, fa.
Quand il entonne ainsi son *re, mi, fa*, je ris.

LA COMTESSE.

Vrayment.

OLIMPE

Il a toujours ses endroits favoris.

LE VICOMTE.

Mais, mon cher, quelle Piece aurons-nous, je vous prie ?

LA MONTAGNE.

Vous ne pouvez ce soir avoir la Comedie.

LA COMTESSE.

D'où vient ce changement? & qui peut empêcher...

LA MONTAGNE.

Notre meilleure Actrice.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Vient d'accoucher,

LE VICOMTE.

La peste soit la bête ! Et que n'attendoit-elle
Jusqu'à demain. Mais quoy, c'est une bagatelle,
Vous autres vous avez des Pieces à choisir,
Et vous pouvez encor nous donner ce plaisir.

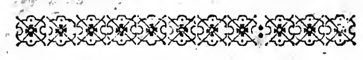
LA MONTAGNE.

Elle tient tout le Jeu, nous ne sçaurions.

LE VICOMTE.

Sottise.
Cette excuse pour nous n'est point du tout de mise,
Eh fi! comme morbleu si l'on ne sçavoit pas,
Lors que vous vous trouvez dans le même embarras,
Que vous avez toujours en main quelque ressource,
Pour plaire aux Auditeurs, & garnir votre bourse.
Dans mes quartiers d'Hyver autrefois à Paris,
De bons Acteurs joüoient à quatre, à cinq, à six,
Imitez-les ; taillez, couppez, changez de Piece,

Et nous rendez contens. Mais aimable Comtesse ;
Il faut, malgré, bongré, qu'on vous donne ce
soir
Le divertissement que nous devons avoir.
Je vay trouver ses gens.



SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, VIRGINE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Sa peine est inutile,
Et bien plus qu'il ne croit, la chose est difficile ;
Excusez cependant, si...

LA COMTESSE.

Que faire à cela ?
On peut une autre fois prendre ce plaisir-là.
Parlons de votre Piece, eût elle été...

LA MONTAGNE.

Tres-bonne;

LE CHEVALIER.

Qui l'a faitte ?

LA MONTAGNE.

Jamais nous ne nommons personne.
Nous voulons, si l'Ouvrage a quelque Approbateur,
Qu'il l'ait pour son merite, & non point pour l'Auteur ;

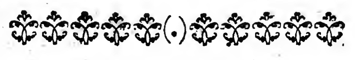
Par là, point de cabale ; on condamne, on approuve,
Selon, ou le mauvais, ou le bon qui s'y trouve,
Quelquefois, telle Piece à Paris a fait bruit,
Dont l'éclat en Province aussi-tôt se détruit.

LA COMTESSE.

Il peut avoir raison.

LE CHEVALIER.

Bon, est-ce qu'en Province
On a le sens commun ? Ce sont gens d'esprit mince.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, VIRGINE, LA MONTAGNE.

LE VICOMTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Quoy déja de retour ?

LE VICOMTE.

Ah ! ma foy !
Nous allons bien icy nous divertir.

LA COMTESSE.

De quoy ?

LE VICOMTE.

Eh ! cela vaudra mieux que votre Comedie,

Pour moy je n'ay rien veu de plus gay de ma vie,
Et vous en ferez cas sans doute à votre tour.
J'ay pris, en vous quittant, mon chemin par le
Bourg,
A dessein d'obliger notre troupe obstinée
A nous tenir ce soir la parole donnée.
Mais à peine ay-je fait vingt pas, que j'ay trouvé
De quoy recevoir tous un plaisir achevé,
Une Nôce morbleu : mais Nôce de Village,
Plaisante au dernier point par chaque Personnage;
Et j'ay si bien prêché, qu'elle vient sur mes pas.
Que vous rirez voyant ce grotesque fracas !

LA MONTAGNE *s'en allant.*

Il est de notre cru, nous y ferons figure.

LE VICOMTE.

Ah ! morbleu, que ne puis-je en faire la peinture!
Vous en ririez d'avance, & diriez comme moy,
Que tout cet attirail est un plaisir de Roy.
Entr'autres l'on y voit, outre la mariée,
Qui suit en bel arroy la Troupe conviée,
Un ramas d'Animaux, qui des plus sottes gens
En differente espece offre le passe-temps.
Un Suisse, un vieux Bourgeois, des Clercs, des
Villageoises,
Des Grisettes, un Page, & de riches Bourgeoises;
Et deux Badauts, dont l'un est aussi sot, & plus
Que ne fut en son temps Thomas Diafoirus.
Ah ! qu'en guerre, un Parti feroit là de ravages !
Ma foy, les beaux habits resteroient pour les gages.

LA COMTESSE.

L'Assemblée est risible, & c'est un racourcy.

LE VICOMTE.

Vous en aurez la veuë en demeurant icy.
Si par quelque accident la Nôce n'est troublée,
J'ay fait de cet endroit le lieu de l'Assemblée.

OLIMPE,

OLIMPE.

Ah ! Madame, voyons.

LA COMTESSE.

Eh ! bien voyons.

LE MARQUIS.

Comment !

Parlez-vous tout de bon, Madame ?

LA COMTESSE.

Assurément.

LE MARQUIS.

La Cohuë, une Nôce, auroit de quoy vous plaire ?

LA COMTESSE.

Ouy.

LE MARQUIS.

Vous n'y songez pas.

LA COMTESSE.

Non, à votre ordinaire,

Vous êtes complaisant.

LE MARQUIS.

Je ne m'oppose à rien :

Mais tant de sottes gens vous ennuyeront.

LA COMTESSE.

Hé bien,

Je veux me divertir à m'ennuyer.

OLIMPE.

Courage,

Tenez ferme.

LE VICOMTE.

Faut-il consulter davantage ?

Vous diriez qu'il s'agit de donner un assaut.

LA COMTESSE.

C'est que le Marquis sçait ..

LE MARQUIS.

Je sçais ce qu'il vous faut,

LA COMTESSE.

Mais enfin je le veux.

LE MARQUIS.

Je n'ay plus rien à dire.

LE VICOMTE.

Voicy toute la bande, apprêtez-vous à rire.

La Nôce entre. La Comteße, le Marquis, &c. s'aßeoient sur un banc à un côté du Theatre, & pendant que les Violons joüent la Marche, tous les Gens de la Nôce deux à deux font la reverence à la Comteße en paßant devant elle; & se vont ranger au fond du Theatre.

VIRGINE *aprés qu'ils sont rangez au fond du Theatre, dit:*

Ah! que la Mariée est drole!

LE VICOMTE

Dame! c'est

La perle du pays.

OLIMPE.

Et ce pauvre benest

Que je vois auprés d'elle, est-ce l'Epoux?

LE VICOMTE.

Luy-même,

Sa figure allongée est d'un vray Nicodême.

OLIMPE *riant.*

Ah! ah!

LE VICOMTE.

Sçavez-vous à quoy je le trouverois bon?

A faire de sa tête un boulet de Canon;

Qu'il feroit beau la voir bondir en l'air!

LE MARQUIS.

Je gage

Que vous vous ennuyez.

LA COMTESSE

Vous ne feriez pas sage,
De hazarder beaucoup ; vous perdriez.

LE MARQUIS.

Vos yeux
Font voir...

LA COMTESSE.

Qu'on auroit peine à se divertir mieux.
Voyons à cela prés ce qui suit.

LA MONTAGNE *representant gros Jean.*

Ca morguene,
Dansons de la gaillarde, & que l'on se demenne.

PERRETTE.

C'est parler de raison... Je vas pour commencer
Prendre un de ces Monsieux, & le faire danser.
Vous plaît-il... *en faisant la reverence au Marquis.*

LE MARQUIS.

Non, jamais je ne danse.

GROS JEAN.

Parrette,
Laisse-le là ; morgué ce n'est pas comme on traite...

PERRETTE.

Parce qu'il est tout d'or, il fait bien le Seigneur,
Oh, si je sommes pauvres, au moins j'ons de l'honneur,
Et je ne craignons rien.

LE VICOMTE.

Je vay prendre sa place ;
C'est qu'il a du chagrin. Attendant qu'il se passe,
Voyons ce qu'à la Danse un Gentilhomme vaut.

Aprés avoir dansé.

Hé bien ! n'est-ce pas là tremousser comme il faut ?
J'en fais par-tout de même. A vous, la Mariée,

Il redanse la même Bourée,

Elle est jolie. Un air. La taille déliée.
Allons. Courage. Ferme. A la recharge. Bon,
Voila s'en acquitter de la belle façon,
Je l'aime; elle a les yeux tournez d'une maniere.

LA MARIE'E.

Eh! Monsieur.

LE VICOMTE.

Voulez-vous être ma Vivandiere,
Si je vais à l'armée? Ah! morbleu, je pretens
Vous faire vivre en Reine, & bien passer le temps.
Qu'en dites-vous?

LA MARIE'E.

Oh! rien; quand j'en serois bien aise,
Colin ne voudroit pas.

LE VICOMTE.

Ah! qu'il ne luy deplaise,
Serviteur à Colin. Et ne danse-t-il pas,
Monsieur Colin? Allons debout, & haut les bras.
A moins qu'un Marié ne soit d'humeur gaillarde,
J'en dis fi.

GROS JEAN.

Va danser Colin.

COLIN.

Oh! je n'ay garde.

LE VICOMTE.

Pourquoy?

COLIN.

Je sis honteux devant les grandes gens,
Ils se gobargeriont.

GROS JEAN.

Tastigué, tu te rens
Honteux? les grandes gens sont tout comme je sommes,
Bâtis de chair & d'os, & tu sçais si bien comme...

COLIN.

S'il en faut debacler, hé, va-t-en danser toi ?
Madame voudra bien.

DORIMENE.

Ah, s'il ne tient qu'à moi,
Volontiers.

GROS JEAN.

Hé bian donc, pis que nan m'y condamne ;
Dansons, brinbalez-nous queuque bonne Pavanne.
Il danse.

LE VICOMTE.

Fort bien. La volte face, & les jambes en l'air,
Ferme en avant, jamais il ne faut reculer,
Quel Compere. Ah ! parbleu l'on ne peut mieux l'entendre.
Voyons ce grand Nigaud.

VIGNOLET *en Thomas Diafoirus.*

Vous venez donc me prendre ?
Ça m'est beaucoup d'honneur : mais je suis en soucy,
Comme sans cheminée on peut danser icy :
Mais n'importe. Attendez. Au lieu d'une Courante
Où je suis neuf encor, voulez-vous que je chante,
Je sçay bien mieux chanter que je ne danse.

DORIMENE.

Ah bon.
Sans voir la cheminée on peut prendre son ton.

VIGNOLET *chante.*

Si Claudine
Ma voisine
S'imagine
Sur ma mine

Que je ne suis bon à rien,
Qu'en cachette
La Folette
Me permette
La Fleurette,
Elle s'en trouvera bien.

LE VICOMTE.

La galante Chanson!

VIGNOLET.

C'est sur moy qu'on l'a faite.

COLIN.

Hé, Thomas, grand François, Dubois, Lubin, Paquette
Est-ce que je dormons? Pis qu'en m'a mis en train,
Marguë, je vas danser d'ici jusqu'à demain.
Excusez si j'osons... *Il fait la reverence à la Comtesse.*

LA COMTESSE.

Vous voulez que je danse?

LE MARQUIS.

Allez, Madame, allez faire la reverence,
Danser un Pavanne avec Monsieur Colin.

LA COMTESSE.

Quand je la danserois, le grand malheur!

LE MARQUIS.

Enfin
Vous faites vos plaisirs d'une Nôce.

COLIN.

Oh jarnie,
Pis qu'an est si long-temps sur la çarimonie,
Je vais danser tout seul. Du plus gaillard, allons,
Il danse.

LE VICOMTE.

Peste par haut; voila s'excrimer des talons!

COLIN.

A votre avis,

LE VICOMTE.

Il est tres-souple, sur mon ame.
Vous avez bien choisi, la Mariée.

COLIN.

Oh dame,
Quoy que nez dans les champs, j'ons appris les cinq pas,
Et j'ons des qualitez que bian d'autres n'ont pas.

LE VICOMTE.

Qu'en dites-vous?

OLIMPE.

Pour moy, j'en suis tres-satisfaite.

LE VICOMTE.

Mais à quoy révez-vous, aimable Friponnette?

LUBINE.

Tout doux, Monsieur, tout doux.

LE VICOMTE.

Quittez le serieux,
Ma belle, & comme moy prenez un air joyeux.
Je veux vous mettre en train.

LUBINE.

Hé dame, est-ce pour rire,
Monsieur?

LE VICOMTE.

Non, vous avez, & beau faire, & beau dire,
Je vous deroberay deux baisers seulement.

LUBINE.

Nannin, Monsieur, nannin. Queu patineux! Vrayment
Vous êtes tout drole. Ah!

LE VICOMTE.

Tout cela bagatelle,
Je les auray parbleu. La petite Cruelle,

LUBINE *chante.*

Ne frippez poan mon bavolet,
C'est aujordy Dimanche.
Je vous le dis tout net,
J'ay des épingues su ma manche;
Ma main pese autant qu'al est blanche,
Et vous gagneriez un soufflet.
Ne frippez poan, &c.
Attendez à demain que je vaze à la Ville,
J'auray mes vieux habits,
Et les Lundis
Je ne fis pas si difficile.
Mais à present
Tout franc
Si vous faites l'impartinent,
Si vous gâtez mon linge blanc,
Je vous barray comme il faut de la bâte.
Je vous battray,
Pinceray,
Piqueray,
Je vous moudray,
Grugeray,
Pileray,
Menu, menu, menu comme la char en pâte;
Hon, voyez-vous, j'avons une tarribe taste
Que je cachons sous noute bonnet,
Ne frippez poan, &c.

OLIMPE.

Et ce bon Gentilhomme?

LE VICOMTE.

Il a vécu, Madame,

Mr SOTTENVILLE.

J'ay bien valu mon prix autrefois sur mon ame.

Il chante.

J'étois jeune Coq autrefois ;
Et mon chant reveilloit les plus sages Poulettes ;
J'ay vieilly depuis ; & ma voix
Endort même les plus Coquettes.

Toutes les Personnes de la Nôce dansent un Branle, & Monsieur SALLE' chante.

A la santé de Colin ,
L'heureux Mary de Colette.
Outre qu'il est mon voisin ,
C'est qu'il aime le vin ,
C'est qu'il aime le vin.
Sa femme aime peu la diete,
Fessons notre Vin ,
Beuvons à Colete ,
Fessons notre vin
Beuvons à Colin.

Vive Colettte & Colin ,
Et les enfans qu'ils vont faire,
Comme je suis bon voisin ,
J'en seray le Parrain ,
J'en seray le Parrain.
Colin prendra bien l'affaire,
S'il n'est pas certain
D'en être le pere ,

Il sera certain
D'avoir bon voisin.

Les Violons continuent de joüer le même branle. Et les gens de la Nôce se retirent en dansant.

LA COMTESSE.

En verité, Marquis, ils m'ont bien divertie.

LE VICOMTE *arrêtant gros Jean.*

Un mot, mon cher, ô ça parlons sans raillerie.

GROS JEAN *voulant s'échapper.*

Morgué, laissez-moy-là ?

LE VICOMTE *luy ôtant sa fausse barbe.*

Non, non, restez icy.

Voila le Pelerin qui nous met en soucy.

LA COMTESSE.

L'Inconnu ?

LE VICOMTE.

Le Grosset.

LE CHEVALIER.

Quand il a fait son rolle ;

Le Vicomte d'abord a remis sa parole.

OLIMPE.

Ce n'est point l'Inconnu.

LE VICOMTE.

Ce l'est assurément,

Madame. Parlez donc, sieur Grosset, autrement
Vous sçaurez ce que c'est qu'un Vicomte en colere.

LA MONTAGNE.

Mais quoy...

LE CHEVALIER.

Sur ce sujet il faut nous satisfaire,

Et de force, ou de gré nous prétendons sçavoir...

LA MONTAGNE.

Regardez ce Portrait, vous sçaurez mon pouvoir,
Et quel est l'Inconnu.

OLIMPE *à la Comtesse.*

Si rien ne le déguise,
Vous y verrez des traits... Vous en êtes surprise;
Hé bien, a-t-il l'air bon ? qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Je dis...
Voyez.

LE CHEVALIER *regardant le Portrait.*

C'est le Marquis.

OLIMPE.

Le Marquis ?

LE VICOMTE.

Le Marquis ?

OLIMPE.

Juste Ciel !

LA COMTESSE *au Marquis.*

Quoy, c'est vous, dont l'adresse cachée
Cherchoit à m'engager ?

LE MARQUIS.

En êtes vous fâchée ?
Les soins de l'Inconnu pourront-ils vous toucher ?

LA COMTESSE.

Qui l'auroit cru qu'en vous il l'eût fallu chercher ?

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croyez pas : mais aimable Comtesse,
Croyez-en ce Present que m'a fait la Jeunesse,

LA COMTESSE.

C'est là mon Diamant, vous étiez déstiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné ;
Il est juste, & j'en fais le prix de votre flâme,

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux : Mais, Madame,
Vous souvenez-vous...

OLIMPE.

Ouy, je ne puis oublier
Que je vous ay promis d'aimer le Chevalier ;
Vous avez de l'honneur, c'est assez vous en dire.

LE CHEVALIER.

Doux & charmant aveu qui finit mon martyre !
Madame, je puis donc pretendre à votre foy?

OLIMPE.

Si ma Mere y consent, je vous répons de moy.

LE VICOMTE.

Je vous voy là tous quatre en bonne intelligence,
Et moy que devenir ?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE.

Ouy, de mes pas pour vous, c'est donc là le succés?
Se charge qui voudra du soin de vos Procés.
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez vous, Marquis ? il vous regarde.

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

OLIMPE.

C'est un extravagant dont nous nous sommes défaits.

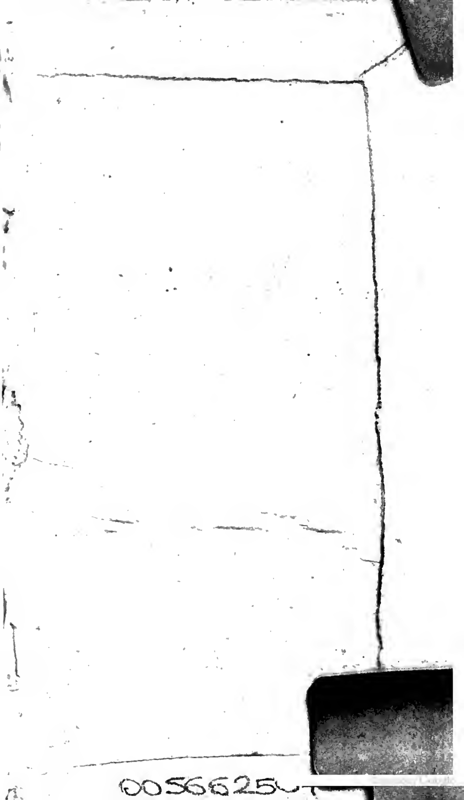
LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puisse l'Amour ne nous quitter jamais.

FIN.


0056625

